

Christine Breton/Martine Derain & Zohra Adda Attou

La ville perchée

Hôtel du Nord/Récits d'hospitalité n°2*



éditions
commune

Christine Breton/Martine Derain & Zohra Adda Attou

La ville perchée

Hôtel du Nord/Récits d'hospitalité n°2*

ISSN : 2114-8589 | ISBN : 978-2-9534899-5-8



**éditions
commune**

La ville perchée

C'est d'abord une sensation très puissante — Abandonnés et Rois — abandonnés du bout de la ville comme un nom de quartier, en haut de l'Estaque, dépourvu de tout-à-l'égout – rois du théâtre urbain, là, sous les pieds – c'est une impression d'opéra sur les gradins les plus hauts : un "poulailler" urbain ; une conscience de tragique au niveau zéro, niveau de la perte, niveau de la mer : la scène. C'est une référence lointaine qui permet de raconter : ici, sur les piémonts, ceux des collines, et là-bas, en bas, ceux de la mer, les autres – suspendue en balcons au-dessus de l'aplat bleu horizon, c'est la ville perchée dans sa fierté – une sensation de royaume oublié.

Quelques hauts lieux classés aux Monuments historiques français sous le nom d'*oppida* renforcent cette sensation d'exception. Au piémont de la Nerthe, il y a Verduron. Au piémont de l'Étoile, il y a les Mayans et, plus loin, la Mure-le-Castellas. Entre les deux, il y a la grotte du ravin de la Viste. Incluses dans le rayon de protection de 500 mètres autour de chacun de ces monuments historiques, les résidences de pavillons et les grandes cités d'habitat social deviennent patrimoniales. C'est le cas de la Castellane : 1 249 logements au 216 boulevard Henri-Barnier ; la Solidarité : 938 logements (aujourd'hui 748) au 36 chemin de la Bigotte ; la Castellans : 810 logements au chemin de Saint-Antoine à Saint-Joseph ; la Viste : 703 logements au 38 de la rue de Lyon ; et Plan d'Aou : le plateau d'en haut en restructuration.

Voici un exemple paradoxal de la continuité historique : les constructeurs des cités des Trente Glorieuses et du programme des “4000 Logements” de 1958 ont retrouvé la structure urbaine d’une autre ville : la ville perchée des *oppida*. À leur lisière haute, quand les dernières tours des cités rencontrent la garrigue, elles s’ancrent sur les tours et les murs des remparts souterrains de la ville perchée. À peine fouillés, nous ne connaissons que peu de chose de ces hauts lieux fondateurs. Depuis le 18^e siècle, les “antiquaires” et les savants y ont récolté en surface des morceaux de “poteries indigènes, campaniennes, arabes, étrusques ou préhistoriques, romaines ou grecques”. Cadeau du temps pour ceux qui furent placés là.

— Au ban de la ville, sa banlieue... n’a pas lieu —

À vous qui lisez, dans une chambre de l’Hôtel du Nord ou chez vous, je me permets d’interrompre un instant votre confort de lecture. Tout va bien, le premier paragraphe est lyrique, il trouve dans l’évidence le chemin de la continuité entre aujourd’hui et les *oppida*. Même si vous n’avez pas lu le premier des *Récits d’hospitalité*, ce second numéro fait suivre logiquement la préhistoire et les fossiles du ravin à la protohistoire des *oppida*. À partir de là, je vais pouvoir commencer à collectionner tous les savoirs disponibles dans le collier de l’Histoire, montrer mes connaissances et... vous allez vous ennuyer. Le formalisme chronologique s’impose et avec lui, le discours général va me rattraper. Tout va bien, oui, mais en fait rien ne va plus, une raison invincible coince le récit. Le lyrisme introductif ressemble

à un prétexte et le savoir a remplacé la vie. Comment se débarrasser du fatras pré- et protohistorique pour trouver l’humain et les humains ensemble quand ils font une ville ? Une seule solution : je repars marcher sur les lieux en quête d’une représentation.

Les deux piscines

Ce jour-là, nous sommes partis à plusieurs, cherchant l'histoire sous la cité du 38, la Viste. Au bout de l'éperon, nous découvrons un lieu étrange. En y arrivant, nous avons toutes et tous entendu son silence et sa vacuité féroce, nous tenant saisis exactement à la rupture de pente. C'est une sensation de bout du monde, une grande piscine vide, un espace de tous les possibles rendu stérile par trop de conflits. Les responsables du centre social Del Rio et ceux de l'école Notre-Dame de la Viste se rencontrent là pour la première fois depuis bien longtemps. Les conflits s'imposent hors les mots. La piscine concentre le temps des utopies sociales que nous découvrons échouées sur ce bout de promontoire de tufs ; un possible qui a été raté, créant un sentiment de gâchis et de vacuité. Cette vacuité, ruination volontaire, que toute conquête crée pour justifier son acte hors droit, cette vacuité au bord de laquelle nous nous sommes assis, écoutant le désir des deux institutions riveraines de reprendre la conversation des siècles, écoutant se reconstituer l'épaisseur de l'histoire pour en remplir la piscine. Il y a même de quoi remplir plus qu'une piscine, puisqu'il s'agit de l'Œuvre de Joseph Timon David, le frère du savant Félix ramasseur de fossiles que nous avons croisé dans notre numéro 1. Joseph Timon David a conçu et réalisé l'Œuvre pour les enfants du quartier travaillant dans les usines de tuiles alentour et laissés à l'abandon le dimanche dans la misère humide. Son aventure poursuivie par son ordre croise dans la piscine celle des Trente Glorieuses, un siècle plus tard, quand l'État constructeur du

38, la Viste (soit 703 logements), creuse le terrain de football et participe à la piscine. Le soir lentement est tombé sur ce lieu sacré. Dans une brèche de silence nous arrivent des cris, des rires, un son de piscine pleine d'enfants. Un rêve ? Cela provient du promontoire d'en face, juste de l'autre côté de l'autoroute – effet miroir du site – dans ce soir d'été, il fait encore chaud. Plein feu sur les collines et, très loin, la mer. La piscine de la copropriété Montleiric est pleine. Pleine de ses habitants et de leurs invités. Pleine d'histoire aussi, et dans l'eau douce se redessinent les bassins d'agrément de la bastide du 17^e siècle qui se tenait là, avant nous, suspendue au-dessus de la rade. Histoire des eaux en résurgence de l'Étoile. Histoire de ses sources saisies pour les usines en contrebas arrivant en conduites forcées pour alimenter les turbines du 19^e siècle et la Savonnerie du Midi encore en fonctionnement. Les eaux douces qui ont fait ces promontoires par la puissance de leur dépôt géologique depuis le quaternaire. Histoire des eaux chics qui forment une cascade, décor du Chalet, le restaurant créé par le comte de Castellane.

— Décors d'Aygalades —





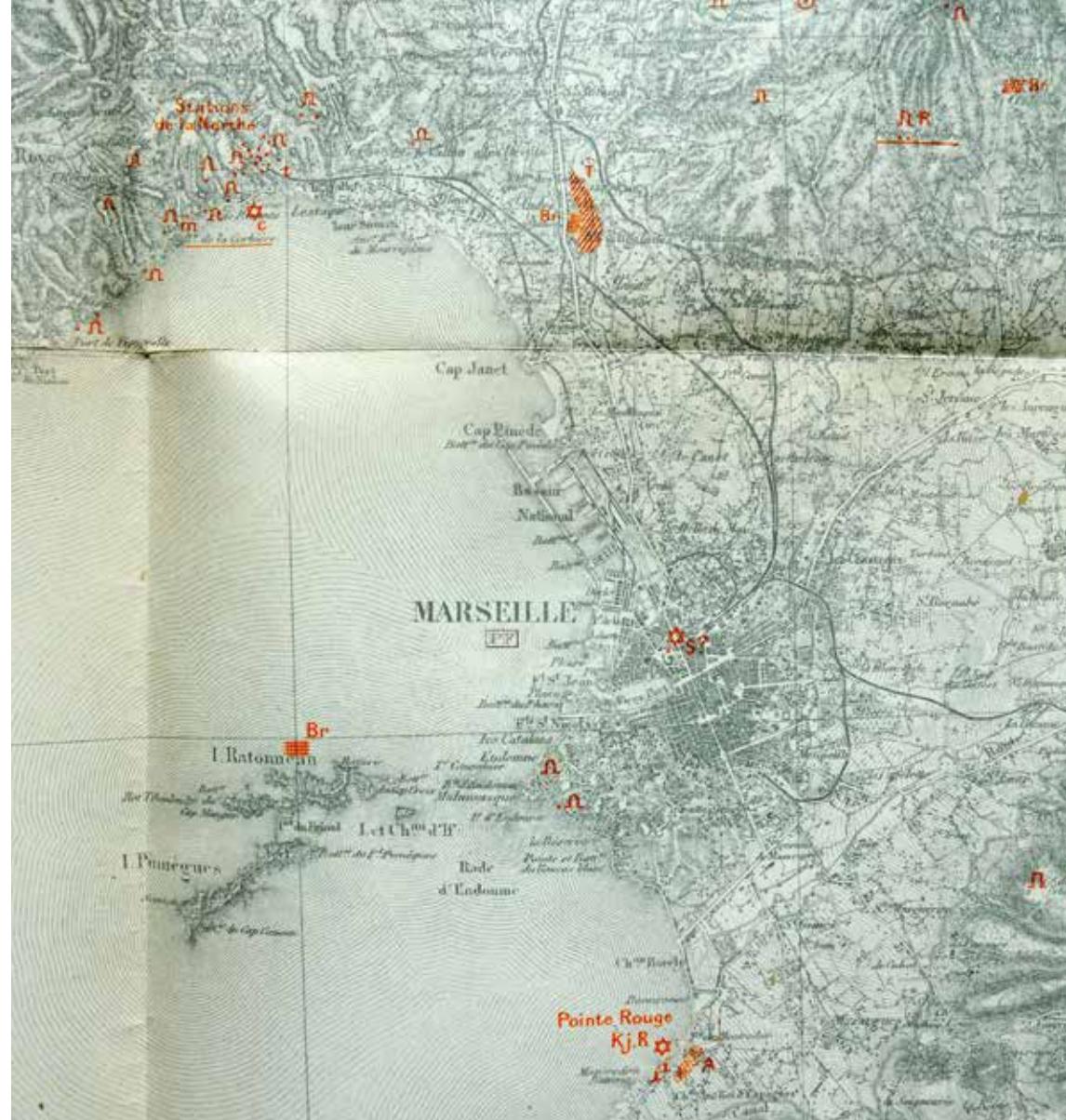
Il a vingt ans

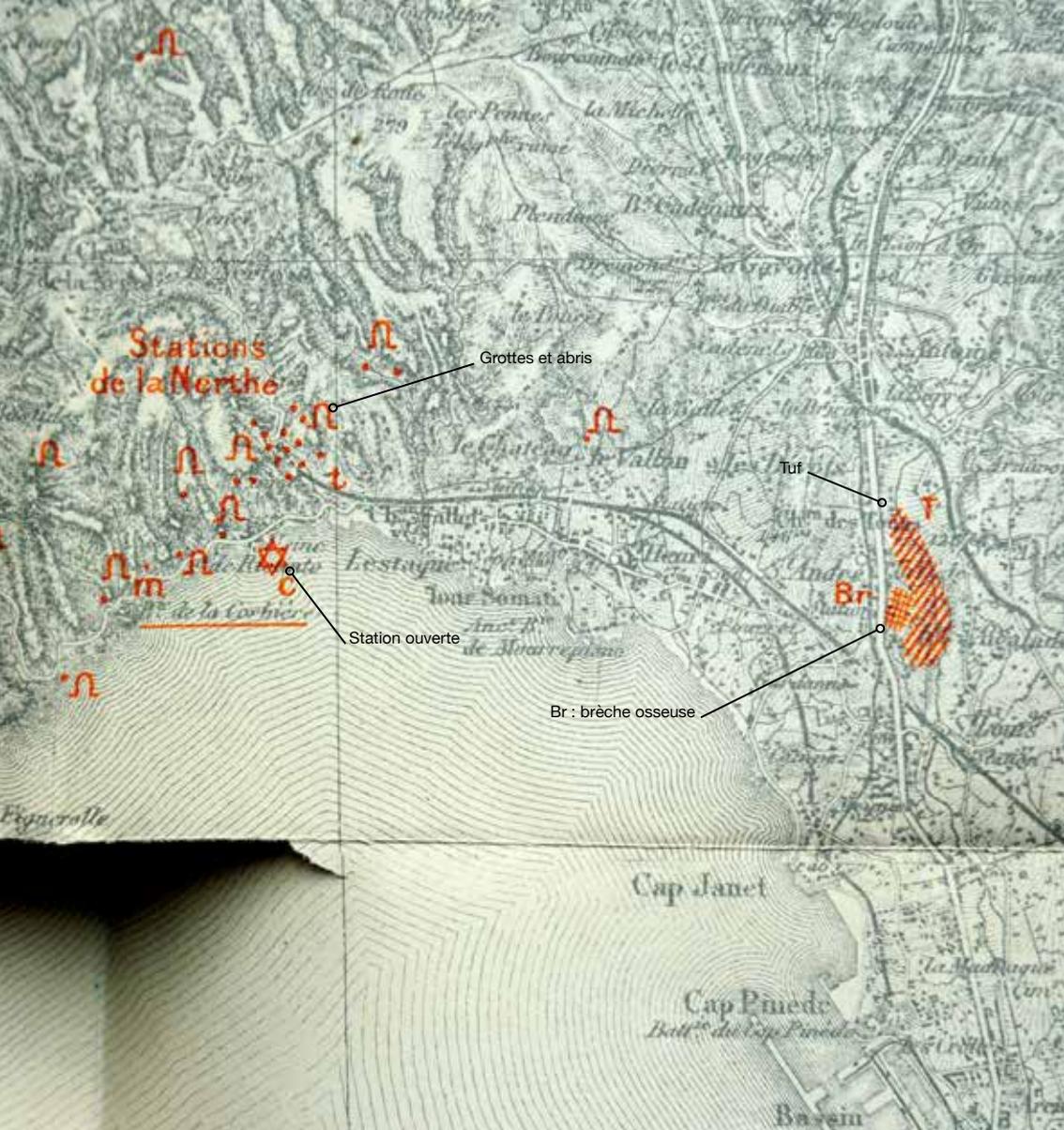
Il est né en Bretagne en 1871, passé par Bayonne, arrivé à Marseille quand son père y a été nommé administrateur principal de la Marine. En suivant le lycée et le début de son université, il se passionne pour les découvertes préhistoriques et géologiques. Il lit Matheron et Saporta, il écoute Marion, Payan et Baux, mais surtout il passe son temps dans les collines, dessus et dessous. Il explore gouffres et vallons marseillais. Il s'appelle Eugène Fournier. Il a presque vingt ans quand il publie son livre *Esquisse géologique des environs de Marseille* avec 21 coupes dans les massifs alentour chez Achard à Marseille en 1890. Puis, en 1891, *Quelques cavernes des environs de Marseille*, qu'il réactualise en juin 1897 dans le numéro 9 du Bulletin de la société de spéléologie. À la fin de l'article se déploie une carte étonnante. Il y a répertorié systématiquement toutes les cavernes du dos de Marseille héritées de ses prédécesseurs ou trouvées par lui. Cent vingt ans plus tard, c'est encore la carte de référence.

Sa spécialité en géologie et les heures innombrables passées à visiter les replis, les gouffres et les failles des calcaires alentour ont déjà fait de lui le spécialiste incontesté des reliefs et des circulations karstiques. Il est spéléologue, géologue et préhistorien, un digne successeur de Matheron. Opposé au professeur Repelin, il prouve que les massifs provençaux sont pyrénéens, que la Sainte-Baume n'est qu'un vaste anticlinal et, malheureusement, c'est l'université de Besançon qui l'accueille en 1896.

Les environs de Besançon deviennent les sujets de ses recherches. On lui doit la loi Martel qui impose dès 1902 la protection des eaux dans les massifs calcaires. Il a prouvé, contrairement aux idées reçues, que ceux-ci ne filtrent pas l'eau. Il serait fort en colère devant le centre d'enfouissement de Septèmes, en plein massif calcaire de l'Étoile, juste au-dessus des sources des Mayans, dans une zone de failles, en contradiction avec la loi Martel.

— Perte de connaissances —





Intuition

Je reviens à sa carte sans trop savoir pourquoi ; elle me fascine. Je ressens la jeunesse exploratrice dans cette représentation si peu académique et qui est en train de détruire un à priori. La mémoire collective marseillaise dessine aujourd'hui la ville entre la grotte des Riaux qui marque son nord et celle de Cosquer qui marque son sud, son pendant, comme deux points, deux repères urbains, une jeune présence préhistorique à peine magdalénienne. À l'inverse, la carte de E. Fournier dessine nettement des agglomérats d'habitats préhistoriques... elle est urbaine. Il n'y a pas une grotte au nord, mais plusieurs dizaines. C'est un système qui a à peine été fouillé et jamais interprété. Et voici mon plus beau trésor. D'un coup, je viens de comprendre que je suis en face d'une continuité temporelle urbaine évidente (ces révélations-là arrivent toujours sans crier gare et dans une forme synthétique choquante). Je suis frappée par un signe singulier sur sa carte, central, articulant le système nord, il est placé sur le ravin de la Viste, il désigne les tufs et fait apparaître un mot nouveau : brèche osseuse. Un nom, un sens encore inconnu mais qui sonne juste, un mot de Cuvier pour désigner des agglomérats d'os. C'est le site des deux piscines que nous venons de quitter mais aussi, rappelez-vous, lecteurs du numéro 1, c'est le site de la découverte des outils trouvés sous le tuf par Eugène Bonifay. D'un seul coup, grâce à sa carte, la lumière se fait dans une chronologie époustouflante : je vois d'aujourd'hui à 1,8 million d'années avant nous. Sans rupture, de la ville se constitue là au nord et s'articule autour d'une

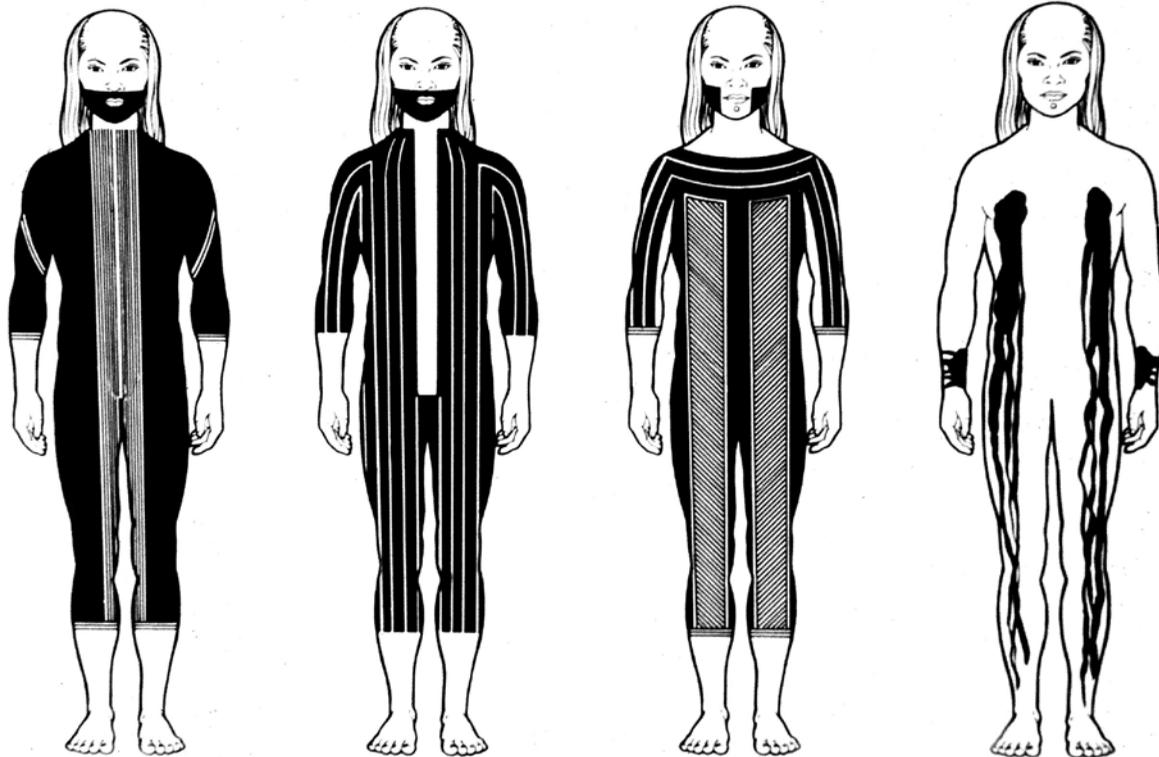
brèche osseuse – la terre a pris le vocabulaire du corps – pourquoi personne n’a encore vu l’évidence ? Pourquoi ne pas y voir une forme urbaine et qu’est-ce qui empêche d’écrire Marseille depuis ce temps immense ? Comment pouvons-nous l’imaginer à partir des deux piscines ?

Sur les piémonts nord, de Corbière à Saint-Joseph, la chronologie urbaine peut se raconter si nous nous approprions tous les outils scientifiques et les traduisons en paysage urbain humain et continu. Nous voyons alors nettement un habitat agrégé, ancêtre de la ville, daté de 1,8 million d’années (Ma) et recouvert aujourd’hui par les tufs et la brèche osseuse. Sur ses épaules se fixe un habitat préhistorique groupé dans les grottes du même tuf et dans les calcaires qui dominent la plaine, incluant les îles jusqu’à Planier, aujourd’hui recouverte par la mer. Sur les mêmes sites, un habitat protohistorique d’*oppida*, celui de la ville perchée, est recouvert par la garigue. Se fixe dessus un habitat social contemporain, recouvert par notre méconnaissance. La carte de E. Fournier est le maillon qui me manquait pour dessiner et imaginer 1,8 million d’années de ville, d’humains ensemble, par-delà le fatras pré- et protohistorique.

— Elle a ouvert une porte du temps long urbain —

L’industrie : entrée dans la continuité urbaine

C’est l’industrie, au 19^e siècle, qui a permis d’accélérer les découvertes de fossiles, entraînant une vraie révolution dans les savoirs. C’est en creusant le tunnel de la Nerthe que Matheron a rencontré les premiers dinosaures qu’il n’arrivait pas à imaginer issus de l’ère secondaire et du jurassique. C’est la grande carrière d’argile qui a livré les crocodiles, rhinocéros et tortues fossiles du tertiaire, et ce sont les machines ouvrant l’autoroute A7 qui ont permis de passer sous les tufs pour y découvrir les outils marqueurs de l’industrie humaine du quaternaire... Je réemprunte à la bibliothèque le livre de 2002 sur *Les premiers peuplements de l’Europe*. Eugène Bonifay y représente Marseille, je n’avais pas compris cette continuité lors de mes lectures précédentes. Plus exactement, j’avais vu et raconté cet humain dans le contexte géologique et dans le voisinage de l’*Elephas meridionalis* et de la faune villafranchienne – l’humain fossilisé était un morceau de roche inscrit dans une suite animale – l’humanité fait partie de la faune. Comment devenir humain et quitter l’abri du scientifique ? Comment échapper aux cartes et graphiques qui multiplient les noms de catégories temporelles ? Pourquoi chaque savant imagine-t-il des périodes, des âges et des successions, pourquoi ces représentations ne servent-elles qu’à se sécuriser ? La carte de E. Fournier m’a fait opérer un retournement total et changer de contexte pour regarder et raconter l’homme de 1,8 Ma en contexte urbain et historique, bref, le prendre à rebrousse-poil.



Chez les communautés Kayapó-Xikrin, la peinture corporelle est le siège des dynamiques de séparation et de communication entre la sphère individuelle et le social, ainsi qu'un véhicule pour exprimer valeurs, croyances, espoirs, motivations. Si ces peintures ont été amplement divulguées en Europe, leur langage-code graphique n'a pas encore été dévoilé dans toute sa complexité. Elles sont une valeur fondamentale, certains passent tout leur temps libre à les créer...

Giulio Vinaccia > p. 65

Même si E. Bonifay ne retrouve pas les outils qui sont les preuves d'une présence humaine dans le ravin de la Viste, même s'il s'est trompé en les datant, il n'empêche que la puissante couche de tufs qui submerge ce site fonctionne comme une coulée de lave, et les savants savent les dater précisément. Toute trouvaille faite sous cette couche est donc datée. E. Fournier a lui aussi trouvé des silex et galets aménagés dans ce lieu, mais il ne pouvait imaginer ce temps si long, il pense donc à leur descente possible dans les eaux dévalant du plateau. À Chilac, en Haute-Loire, dans le Massif central, sous une coulée de lave datée de 1,8 Ma, les restes d'*Elephas meridionalis* et d'outils taillés ont été trouvés. Inutile donc de fouiller sous la couche de tufs pour les faire apparaître, la logique suffit.

Marseille-Caucase

Sur la carte de E. Bonifay, datée de 2002, le point rouge marseillais actualise la même découverte, il est alors le seul en bordure de Méditerranée européenne. En élargissant la carte, il est contemporain de la découverte de Dmanissi dans le Caucase. Là, des restes humains fossilisés ont été trouvés et datés avec certitude de 1,8 Ma. La convention de représentation, le point rouge, assimile la découverte marseillaise au contexte caucasien. L'imaginaire se déploie. Le commentaire de la carte pourtant nous frustre aussitôt de ce plaisir : "À Marseille, des éléments de faune villafranchienne à *Elephas meridionalis* accompagnés de quelques cailloux peut-être taillés ont été trouvés dans les graviers torrentiels sous les puissants travertins lacustres de cette région" ; ils datent de 1,8 à 1,6 Ma – "l'Homme de Marseille" a été découvert mais il n'existe pas "pour de vrai".



Autre représentation

Une découverte semblable a été faite en 2008 à Lézignan-la-Cèbe, dans le Languedoc. Les outils trouvés sous la coulée de lave datée de 1,57 Ma sont un peu plus jeunes que ceux de Marseille : vers 1,6 Ma. Nous avons raté l'extraordinaire effet sur l'imaginaire collectif que réussissent nos voisins languedociens ; voici un extrait de leur site www.spn-pezenas.org : "Les datations réalisées par la technique argon/argon ont rendu leur verdict :

c'est à Lézignan-la-Cèbe que nous localisons la plus ancienne présence humaine d'Europe. Une présence qui se situe à mi-chemin entre l'Homme de Géorgie et celui d'Espagne (dont des os fossiles ont été trouvés aussi en 2008 et datés de 1,2 à 1,3 Ma). L'Homme de Lézignan était très certainement un *Homo ergaster*, comme à Dmanissi en Géorgie. Ces traces d'activités humaines sont actuellement les plus vieilles en Europe occidentale puisqu'elles remonteraient à près de 1,6 million d'années."

Profitons-en pour nous approprier cette image de Lézignan et imaginer cette scène, au bord des eaux douces qui formeront les tufs. Qui sont les êtres, quelles sont les mains capables de cogner des pierres pour en faire des éclats tranchants ou des galets aménagés, pour en faire des outils ? Qui est le groupe à l'esprit assez abstrait pour projeter collectivement le résultat de ces gestes ? La carte des présences humaines industrielles s'agrandit au sud de l'Europe, il ne s'agit plus de points rouges mais de présence réelle.



Le tabou fou

E. Bonifay invente le “très ancien paléolithique” et E. Fournier, avant lui, les trois âges du paléolithique. Ceux de Lézignan font remonter leur *Homo*

ergaster à 2 Ma en Afrique de l'Est et organisent “sa migration par le couloir palestinien”. Chacun invente ses cartes, ses temps, qui ne parviennent pas à fixer l'oubli. En observant un tableau de colonnes dans lequel les successions culturelles de l'abbé Breuil sont recouvertes par celles de Lévi-Strauss, la religion refait son apparition. Toutes les cartes prennent le même fond, celui de l'état-major – de quel ennemi se cache-t-on ? De quoi a-t-on si peur pour multiplier toutes ces barrières sécurisantes ? Pourquoi ces représentations ne servent-elles qu'à ne pas voir ce que l'humain ne peut admettre ? Quel tabou est à l'œuvre ?

Portrait de l'habitant préhistorique

Pourquoi avons-nous tant de mal à obtenir des savants des mots simples pour le faire revivre ? La réponse est terrible : c'est parce qu'il ne doit pas revivre – il est anthropophage – comme le découvre et ose l'écrire Antoine-Fortuné Marion dans ses *Premières observations sur l'ancienneté de l'homme dans les Bouches-du-Rhône* (séance du Congrès scientifique de France, Aix, 1867).

Lui aussi a vingt ans quand il décrit ses découvertes sur la station de Saint-Marc près de Beaurecueil, à 5 kilomètres d'Aix : “De nombreux ossements animaux et humains gisent pêle-mêle (...) c'est bien là une habitation (...) les hommes de cette station ont été, au moins momentanément, anthro-

pophages.” On note ses précautions, il reste distant, comme s’il n’était pas ému face à l’inadmissible. Mais en arrivant à sa conclusion, comme il a dû avoir peur face à ces os d’animaux et d’humains qui portent les mêmes marques de brisures par outils et de grattage par les dents ! Il fait dessiner des os de crâne de jeunes enfants et voit “les dents de lait et les traces d’outils pour extraire la cervelle.” Il est formel : ce n’est pas un sanctuaire mais une habitation, il s’agit bien de manger. La réaction de ses pairs est imaginable... À tel point que Marion fuit tout cela et passe à la mer. Il publie sa thèse en... zoologie marine trois ans plus tard. Suit une belle carrière universitaire et en 1889 il fonde le laboratoire d’Endoume ; on le dit ami de Cézanne et peintre amateur.

Suivait-il le peintre ou cherchait-il à confirmer ou à échapper à sa découverte en fouillant à l’Estaque ? “Si l’on suit, en partant de l’Estaque, le chemin qui mène aux fabriques de ciment de la Nerthe, avant d’arriver au tunnel du chemin de fer on rencontre un immense banc calcaire violemment soulevé et qui, se dressant perpendiculairement, présente de nombreuses cavités (...) reste d’un foyer (...) tous les silex taillés trouvés dans ce foyer étaient de petites pointes minces qui accompagnaient les ossements de lapins (...) blaireau, passereau et chocard (...) coquilles de mollusques (...) les hommes de cette époque ne devaient être que peu nombreux (...) le fait d’anthropophagie que j’ai constaté prouverait peut-être de grandes difficultés de vie.” Il leur pardonne et les excuse.

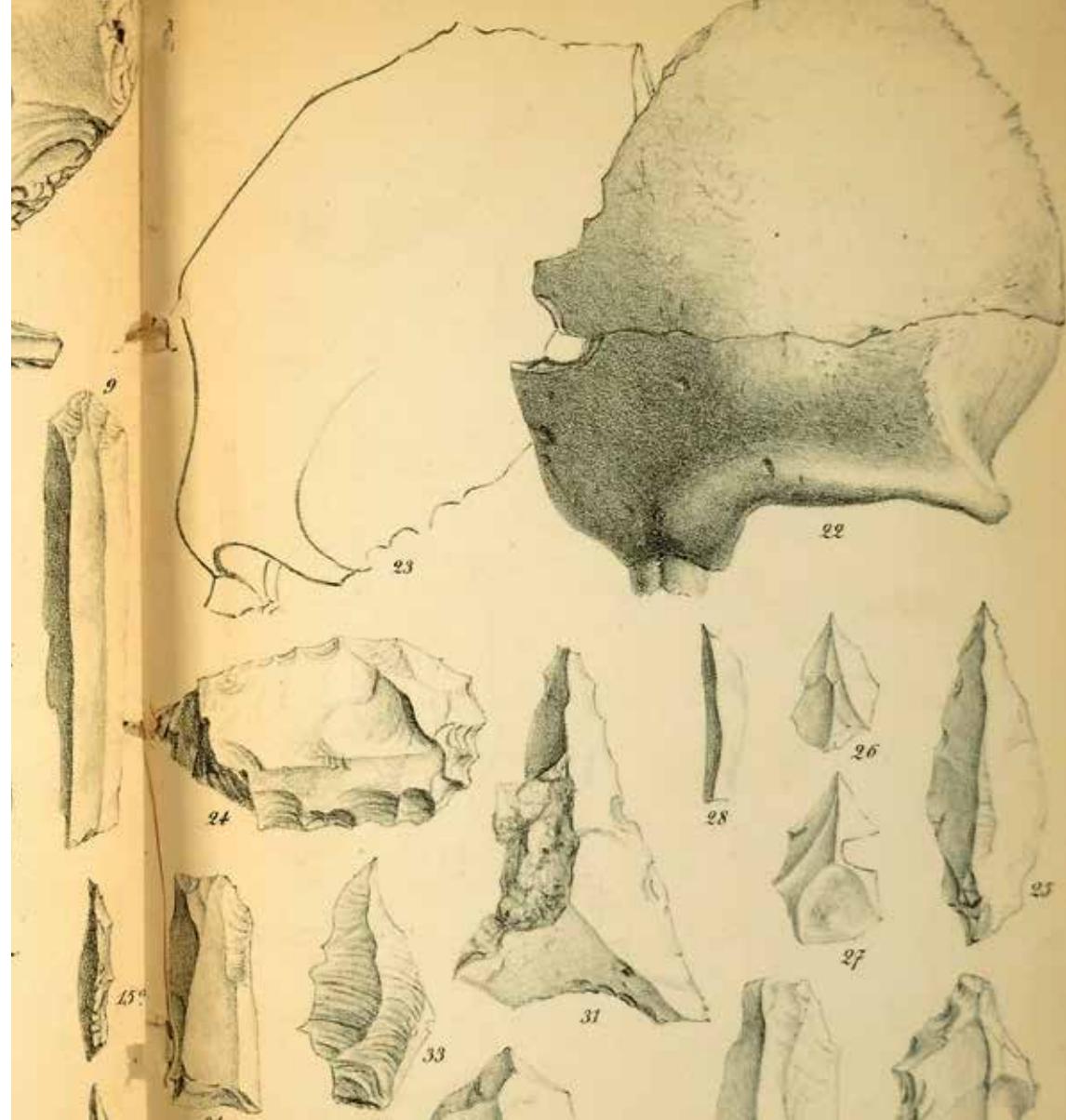
C’est seulement depuis peu que le silence sur ses découvertes est rompu et que l’archéologie lui donne raison. Le site des Peyrars en dessous des Mayans a été fouillé en 1986 par l’archéologue Alban Defleur. Celui-ci fait la même constatation. Ses preuves sont irréfutables même si la critique a été rude.

— Les Marseillais se mangeaient entre eux —



Analogie de paysages : image du haut, la grotte du ravin de la Viste ; dessous : l'abri sous roche de la Madeleine, site magdalénien à Tursac en Dordogne, dans la vallée de la Vézère.

À droite : FIG. 22, crâne humain brisé par un outil pour extraire la cervelle ; outils de la Nerthe de la même période, dessinés par A.-F. Marion.



Les grottes, entrée dans la préhistoire urbaine

En suivant E. Fournier, je tente de reconstituer comment l'esprit humain a réussi à représenter une telle découverte indicible. Trente ans après la découverte de A.-F. Marion, nous allons voir comment disparaît le tabou fou. En janvier 1896, dans la revue *L'Anthropologie* est publié son article : *Les stations préhistoriques des environs de Marseille*. Page 652, il commence fort : "Marseille est certainement une des parties de la France qu'on avait le moins étudiée, jusqu'ici, au point de vue palethnologie." Il date les habitats : "Les stations les plus anciennes de nos environs paraissent devoir remonter à l'époque magdalénienne." Il élabore ses critères : "absence constante de polissage, silex de petites tailles, pas de poterie, ornements de coquilles percées, restes humains dans l'abri de la Corbière contredisant l'anthropophagie, pas de traces de pêche et pas de lacune entre l'industrie magdalénienne et l'industrie néolithique."

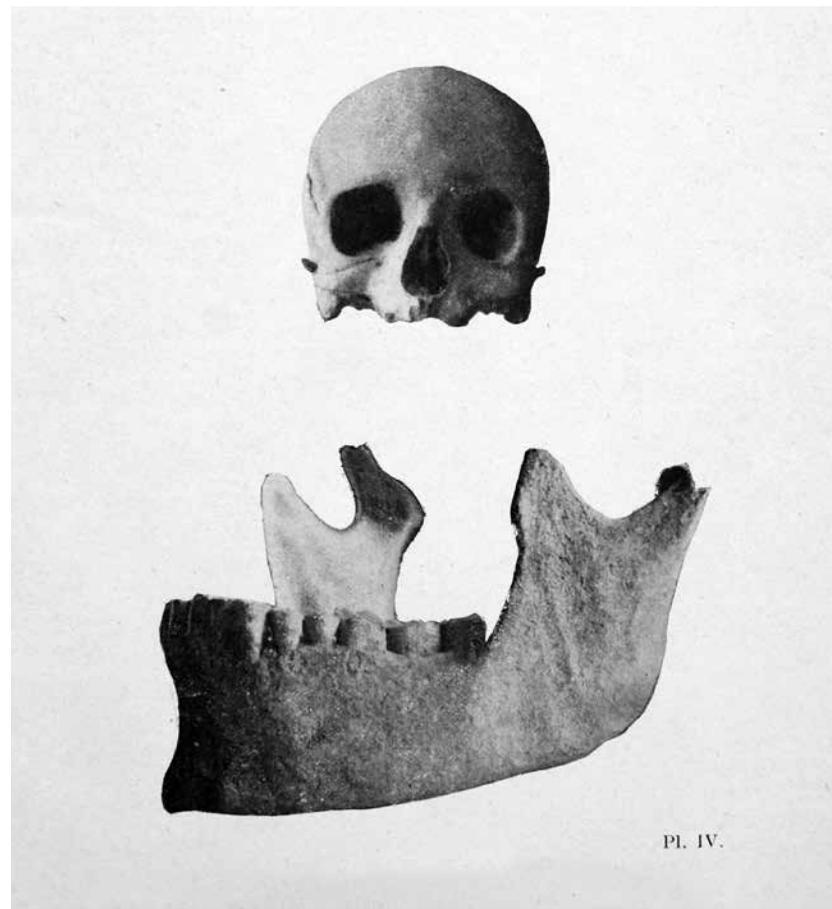
Et voilà, le système de protection est parfait, il a fait disparaître l'impensable et nous pouvons continuer à enfilez les perles sur le collier de l'Histoire. Le rythme des catégories du progrès rend imparable la pauvre explication "contredisant l'anthropophagie", pourtant facilement critiquable. Il noie le site de Marion dans le contexte d'une période intermédiaire créée pour ranger "l'abri décrit par Marion à la Nerthe avec ceux des petits pins du chemin de fer". Il sépare une première période néolithique "qui semble pouvoir être synchronisée avec le campignien". "La seconde période est

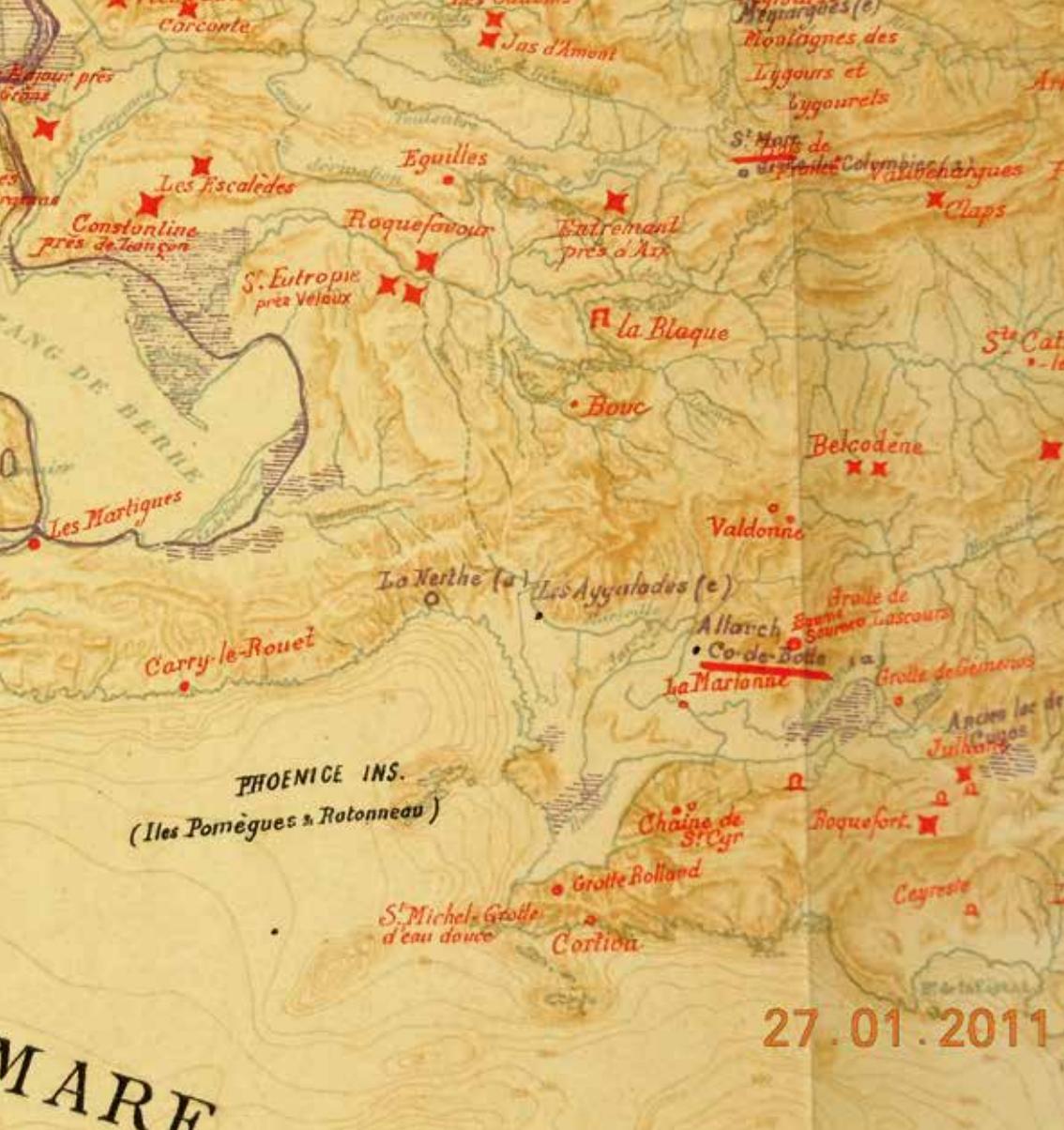
marquée par des haches de pierre polie, des poteries à ornements complexes à pâte très fine, des poinçons d'os et des silex finement retouchés, des animaux domestiques et des sépultures." Ouf, les sépultures et le sacré nous sauvent de l'habitation. "Il a fallu cinq ans d'exploration (avec les jeunes naturalistes), des publications annuelles et des fouilles continues pour arriver à [un corpus de] 25 stations avec des documents importants sur 110 stations inventoriées." Le système académique évolutionniste, darwinien, sert alors de moyen d'occultation du tabou dans les découps successives qui mènent l'homme au progrès constant. Le local a disparu à force de découpage.

Une autre méthode d'occultation vient croiser celle de la découpe. Une petite phrase à la fin de son article de 1893 sur la grotte Loubière nous permet de l'entrevoir : "M. Louis Siret dans le sud-est de l'Espagne, MM. Pallary et Thommasini en Algérie sont arrivés aux mêmes conclusions (...) les migrations ont suivi le littoral de la Méditerranée pour se rendre en Afrique (...) il y a donc un type néolithique méditerranéen." Voilà le tabou disparu renvoyé ailleurs, en Afrique via l'Algérie de la République coloniale. Impossible de critiquer ces méthodes, elles sont indispensables face à l'impensable, elles fondent l'institution scientifique. Pierre Legendre a passé sa vie entière à tenter de nous faire comprendre ce que nous devons au désastre impensable : l'impérieuse fondation de nos institutions et du droit. Il a donné suite à l'intuition fulgurante des *Thèses sur la philosophie de l'histoire* de Walter Benjamin.

En 1901 paraît à Marseille un livre resté peu connu : *Recherches sur le préhistorique de la Basse-Provence*, subventionné par l'Association pour l'avancement des sciences. E. Fournier y actualise ses recherches : "Plusieurs stations où il restait encore des couches archéologiques à fouiller ont été revues (...) de plus nous avons découvert plusieurs stations nouvelles." Sa carte est construite sur fond de carte d'état-major et les premières photographies d'objets et restes humains sont reproduites. Les modes de représentation changent, le dessin et la gravure sont remplacés par la photo, la machine vient accentuer encore la distanciation – plus rien ne filtre du tabou anthropophage dans le crâne de Lascours et la mâchoire de Courtion (ci-contre).

Aux mêmes dates, la carte de Prosper Castanier parue à Paris et Marseille en 1898 dans le tome 1 (*De la préhistoire au VI^e siècle avant l'ère chrétienne*) de son *Histoire de la Provence dans l'Antiquité* ne tient plus compte du système complexe des sites. Tout a disparu, le crime est parfait. C'est le début des cartes et des livres dilués dans la généralité. Les détails ont disparu, la focale est trop large. La Nerthe et les Aygalades sont notées en violet comme station paléolithique magdalénienne, la couleur a remplacé l'horreur. Enfin, la réserve des objets trouvés est inutilisable : le matériel préhistorique découvert lors de fouilles dans la grotte des Riaux en 1920 a disparu dans des réserves de savoir du Muséum d'histoire naturelle de Marseille. Le scénario se répète comme dans notre numéro 1, inutile de le décrire à nouveau. Nous avons ainsi oublié le système des grottes, habitat complexe des hommes du temps de l'*Elephas antiquus*.





Le pavillon du désastre

L'inconscient a pourtant enregistré le tabou bafoué. Ce qui a été escamoté réapparaît sans cesse, sans crier gare, le refoulé est continu. Alors, soit l'institution peut raconter ou transmuter cette force, soit un nuage, une chaîne d'images, une altérité vague se constitue de primitifs, de sauvages, de barbares qui hantent les sites de la ville perchée d'aujourd'hui. Les humains anthropophages disparus dans l'Histoire nous réclament. Nous souffrons de leur disparition, de leur passé réprimé. Le philosophe allemand Walter Benjamin se donne et nous donne pour tâche de retrouver le passé qui reste en souffrance : "Il existe une entente tacite entre les générations passées et la nôtre." Un peu mystique, un peu prophète, il considère l'Histoire comme une seule et unique catastrophe. L'évolution ne se fait pas par un progrès continu mais à la suite de désastres innombrables.

Vous qui lisez, permettez-moi d'interrompre à nouveau votre lecture pour vous proposer une hypothèse : quand les enfants s'ennuient à l'école, peut-être ont-ils conscience de ces vaincus, cachés, bafoués de l'Histoire ; peut-être s'identifient-ils à eux ou les sentent-ils qui gisent dans les savoirs académiques... C'est cela, le "matérialisme historique" de W. Benjamin, la fulgurance de ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, écrites en transit et à Marseille en 1940... Si cette forme de temps nous habite quand nous sommes sur le site, si "l'homme cannibale" banni des mémoires est vivant, alors un formidable paradoxe se déploie : dans les fouilles de ses habitations, les

archéologues ont découvert aussi des ocres et des fossiles ramassés par lui (on note l'absence de déclinaison au féminin). Ce geste fait du banni le premier *Homo* à se préoccuper d'histoire, capable de garder une marque fossilisée du temps imprimé dans le tuf ou une dent d'*Elephas meridionalis* fossilisée. Peut-être même de vivre “l'entente tacite entre les générations passées” et... eux ; des générations de vivant végétal ou animal passées et intégrées à eux. Je retiens cette idée car elle fonde une autre découverte très passionnante : des outils et haches taillées ou polies préhistoriques trouvées par Louis Chabot dans les habitations de l'*oppidum* de la Cloche. Les grottes aussi poursuivent un type d'habitat urbain en même temps que les *oppida* dans la ville historique : des usages religieux sont encore attestés dans la grotte du Baou Roux vers 500 et tout porte à croire qu'il en fut de même dans le système des grottes de l'Estaque et des Aygalades.

— L'entente tacite est continue —

Représentations intermédiaires

Les premières images sont dessinées ; les objets sont rangés sagement dans des “planches”. Les conventions visuelles sont celles des sciences déjà dures. Le principe de sensationnel est toujours appliqué aux objets qui “n'avaient pas encore été figurés”. Les savants circulent sur les sites à la recherche de... leurs recherches. Les premières images se matérialisent sur

papier, les premières photos, le premier portrait de l'Homme de Marseille, c'est son industrie qui la donne : son geste sur des pierres car les bois ou os travaillés se sont dissous dans les archives de la terre. “Dans l'abri de la Corbière et au puits 24 du tunnel ferroviaire de la Nerthe à l'époque magdalénienne, les silex sont très petits car ils ont été taillés pour la plupart dans des galets roulés sur les plages. Nous avons figuré FIG. 20 à 25 plusieurs de ces instruments : grattoir, fine pointe retouchée ayant pu faire office de burin, deux petites lames, une pointe de flèche (...) les amulettes consistent en patelles perforées d'un trou de suspension FIG. 27, l'absence de poteries est complète (...) ossements nombreux d'hommes, bœufs, rongeurs, oiseaux. Tous les mollusques marins ont servi de nourriture aux peuplades magdaléniennes (...) il est bon de remarquer que tous ont pu être capturés sans l'aide d'un filet (...) nous savons qu'au début de l'époque magdalénienne les îles Pomègues et Ratonneau étaient réunies à la terre par une plaine d'alluvions quaternaires ; depuis le début du magdalénien le littoral a donc reculé de 7 kilomètres (...) brèches osseuses d'âge indéterminé n° 163, brèche dans les tufs des Aygalades et brèche de l'Étoile à Palama (...) les gouffres du Saint-Pilon et de Notre-Dame-des-Anges, le Ragage du Rove et le trou au nord”...

À l'industrie humaine, lentement, Marion ajoute les éléments du paysage et du système visuel qui relie ces sites entre eux. Le contexte se dessine aussi et prend sens grâce aux savants. Les gouffres et brèches s'ouvrent comme autant d'oreilles de la terre.

La même logique s'applique au réseau des grottes de piémonts. Même si la seule grotte des Riaux, comme celle de Cosquer, a pu être datée du paléolithique supérieur et du magdalénien, toutes les autres grottes sont potentiellement habitables donc habitées à un moment de l'Histoire. Je les considère alors comme quartier d'habitat groupé en abris sous roches et grottes. Je n'ai pas besoin de trouver les maillons archéologiques pour savoir qu'ils existent et assurent la continuité urbaine primitive de ce site. Marseille, une ville de nomades arrivés d'Asie il y a presque 2 millions d'années avant nous. L'image et les récits de fondation changent. Le réseau des grottes est aussi en continuité avec le temps protohistorique. Prenons l'exemple de la grotte des Mayans et la station des Peyrards ou Peyras en rive du vallon de la Femme morte fouillé dès 1986 par Alban Defleur, ces sites sont voisins et néanderthaliens avant de devenir l'*oppidum* des Mayans et son réseau.

Les *oppida*, entrée dans la protohistoire urbaine

Au fond des deux piscines retentit le nom d'Anbicos. Anbicos, voici le second nom propre apposable sur la porte nord de la ville. Celui-ci n'a rien à voir avec le merveilleux espace du Géant trouvé dans la fraîcheur du ravin de la Viste et du numéro 1. L'échelle humaine est atteinte. Elle reste fortement liée au paysage dessiné par l'eau douce et les fossiles d'animaux trouvés là dès 1850. Les fossiles accompagnaient les hommes qui ont taillé

les outils sur ce site au paléolithique inférieur. Leurs outils ont accompagné les Celtes des *oppida*. La continuité est palpable par-delà les catégories temporelles souvent obsolètes. Anbicos et les siens habitent les sommets des tufs lacustres et, de l'Estaque à la Mure, les promontoires naturellement défensifs. Des deux côtés du ravin de la Viste, sur les promontoires jumeaux, j'ai situé Anbicos, un personnage de fiction inventé par l'écrivain Jean-Marie Lamblard, un personnage inventé à partir des quelques sources celtes disponibles et si rares. Anbicos est l'habitant celte inventé dans une fiction moderne. Seules des fouilles scientifiques pourront donner corps à l'intuition et à la déduction ; en attendant, il nous reste les romans.

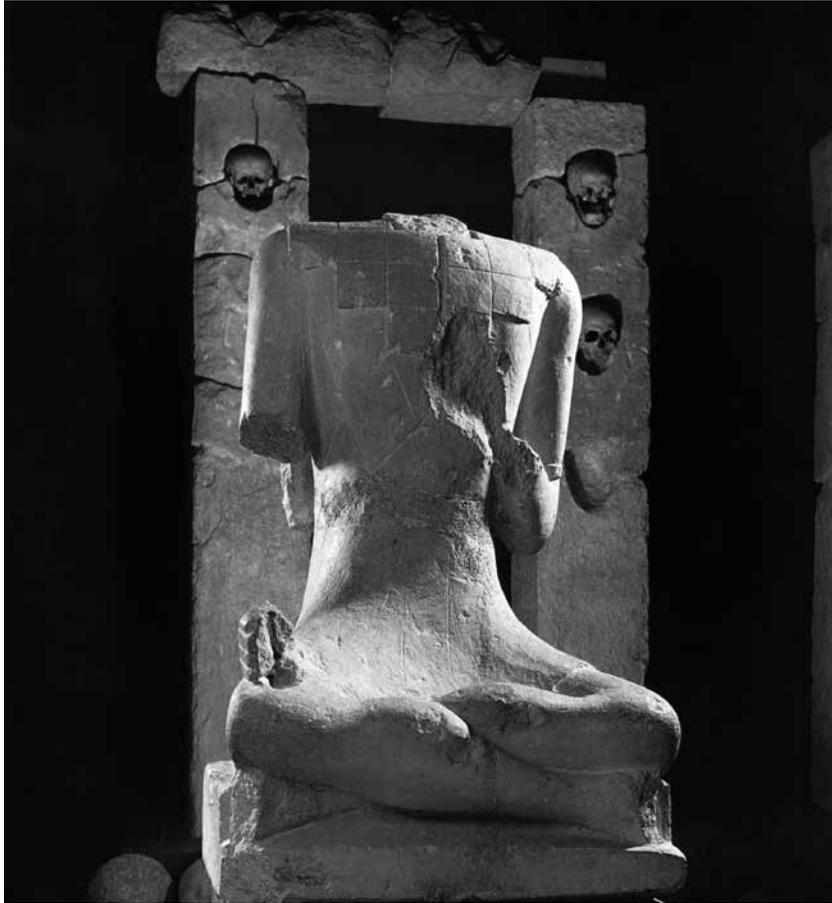
Reconstitutions

Trois romans dessinent les *oppida* celtes du piémont nord : celui de Georges Foveau, *Ruines maudites*, sur Verduron, celui de Ridha Aati et Nordine Zoghmani, *La cité du fada*, sur l'ambiance des Mayans, et celui de J.-M. Lamblard, *Les guerriers nus*.

Romancier, archéologue, ornithologue, J.-M. Lamblard a fait partie de “la bande de Martigues”. Ce groupe de chercheurs passionnés fouillait l'île Brescon au centre-ville de Martigues, ainsi que les grands *oppida* de Saint-Pierre ou de l'Arquet, en cap sur la mer. L'auteur a mis son imagination et sa sensibilité au service des *oppida*, livrant en 1993 un récit épique consacré aux *Guerriers nus*, les Celtes du grand delta du Rhône, qui allaient au combat le corps nu, parés d'or et de peintures. La fiction commence par la violence et la privation de la parole dans une culture sans écriture. La mutité est infligée par l'acier au chef Anbicos, gardien des mémoires. D'un coup, je comprends que la façon de vivre l'espace, la conception de la spatialité est liée à la non-écriture. L'écrit entaillé sur des morceaux de bois est réservé aux druides, leur texte ressemble à un fagot de branches. Lui est enfermé dans l'impuissance, la langue coupée, ne sachant pas écrire : “Je n'ai plus de voix, ma bouche est veuve, je n'irai plus siéger au conseil”. Il se retire dans le sanctuaire éloigné des habitations et, réfugié dans la grotte, attend ses deux fils, l'un faisant le soldat chez les Carthaginois, l'autre apprenant l'écriture chez les Grecs de Marseille. La scène qui suit

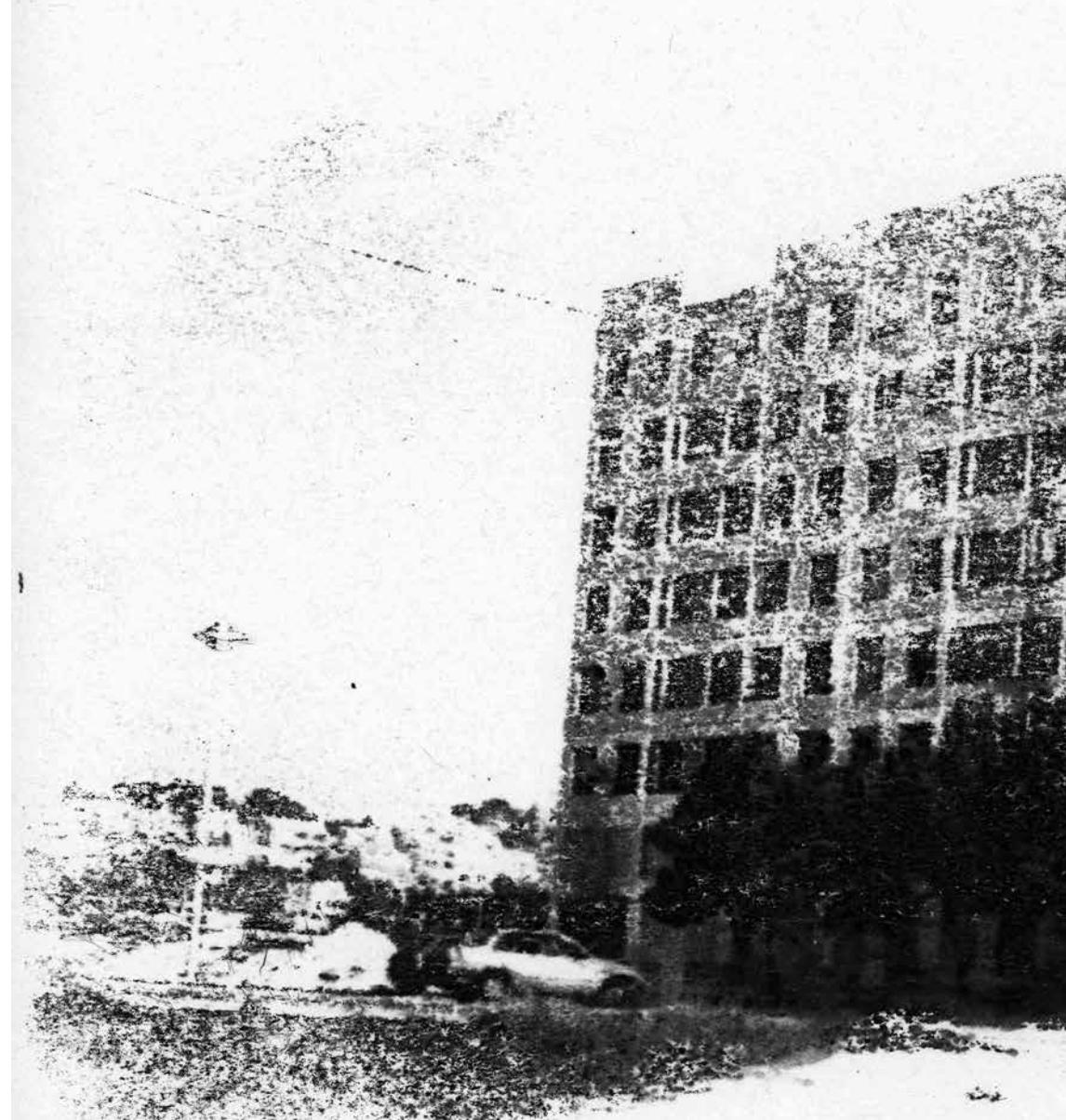
m'avait frappée lors de la première lecture en 1998. Dix ans plus tard, elle me semble décrire parfaitement la brèche osseuse et la grotte, centrales dans le réseau des *oppida* : “Fuyant toute compagnie autre que celle des servants, Anbicos passe ses journées dans un creux de rocher, au sommet de la falaise, avec une jarre d'eau et des bouillies. De là-haut, il voit la mer (...) la fumée et les pierres de la cité des Massaliens. En bas, dans les arbres entourant l'aire de repos, tout un peuple de pies, de corbeaux vaquent bruyamment... En approchant du cœur de cette forêt, les arbres deviennent plus grands et plus espacés, les taillis montrent les traces d'une intense circulation. Aux basses branches d'un vieil arbre pendent des brins de laine, des fragments d'étoffe, des chapelets de coquillages. Dans la clairière, la palissade du sanctuaire découpe un grand rectangle enserré de fossés. De là-haut, Anbicos surveille les allées et venues des serviteurs. Il voit passer les parents et les proches qui viennent s'entretenir avec leurs défunts.”

Aujourd'hui, la grotte dans la falaise, le creux du vallon réputé pour ses arbres, le rempart sur les crêtes, les fossiles innombrables, les sources et leur processus de tufs toujours actif, le cimetière enfin, semblent les restes du décor fictionnel. En 1940, juste avant le passage de l'autoroute, le recueillement du site était palpable, aux dires des plus anciennes mémoires du pèlerinage des rogations qui se faisait encore sur ce site.



Représentation du site

Mangé par la cannibale carrière d'argile, le plateau d'en haut (Plan d'Aou), avec ses deux promontoires en fer à cheval, était site d'habitations de la Celtique méditerranéenne. Aujourd'hui, ses remparts et ses tours sont déclinés et tramés dans le dialogue d'une habitante, Zohra Adda Attou, et d'une artiste, Martine Derain. Suite du texte en page 65...





/Martine Derain & Zohra Adda Attou

887 démolitions



MARTINE. – Remonter le temps, commencer par nous raconter... En 1997, avec Dalila Mahdjoub, je viens à Plan d'Aou pour une commande publique : il s'agit de « requalifier le pont de Saint-Antoine et ses abords ». Plutôt qu'une œuvre déposée, là, nous proposons un processus, une année de présence dans le quartier, de travail dans la cité, au cours de laquelle nous allons constituer un fonds documentaire sur la démolition des grands ensembles, dont les deux « premières matières » seront : la démolition racontée par ceux qui la vivent, la démolition représentée dans les médias. Dalila avait gardé les pages de quelques quotidiens annonçant le dynamitage des dix tours du quartier Démocratie aux Minguettes, en octobre 1994... Que démolissait-on ?

ZOHRA. – Le premier bâtiment qui a été démoli ici, c'était vraiment spectaculaire ! la grue qui cassait, le sang qui coulait...

MARTINE. – Le sang ? !

ZOHRA. – Oui, le sang, la grue... le sang, c'était des poches de peinture rouge qui avaient été placées là... Tu avais l'impression que le bâtiment saignait, c'était tout un spectacle ! J'étais petite, j'ai assisté à ça, en 1989...

mars 1989 : démolition de 216 logements sociaux, Phocéenne d'habitation, *Rapport n°2, Le projet du Plan d'Aou à Marseille*, Act Consultants/Cerfise/Cf-Géo/IUP, octobre 2009, consultable sur www.anru.fr/IMG/pdf/Marseille.pdf

Et puis nous avons eu une grande soirée, un barbecue géant, tous les gens du quartier étaient invités... c'était vraiment un spectacle... immense ! Nous attendions la réhabilitation ! et c'était le signe qu'elle commençait ! On la voulait aussi cette démolition : les années 80, ça avait été si dur, l'enfer, les années de drogue... C'était le début de quelque chose de nouveau ! Et puis rien, on a attendu...

1991 : 62 logements de la Phocéenne démolis
1992 : 19 logements de la Phocéenne démolis
1994 : 56 logements de la Logirem démolis
1995 : 10 logements de la Logirem démolis
1996 : 20 logements de la Logirem démolis
1997 : 63 logements de la Logirem et 32 logements de Provence
Logis démolis ; livraison d'un bâtiment de 35 logements appelé
Les Hauts de Saint-Antoine, Erilia (ex Phocéenne)

Les gens allaient dans les « appartements-tiroirs », je n'aime pas ce terme mais c'est comme ça qu'on les appelle. Regrouper les gens dans les appartements vides, puis casser petit à petit... Ou décourager petit à petit, pour que les gens partent d'eux-mêmes, c'était le but... C'est une politique ça, le découragement ?

MARTINE. – Tu as donc vu la première démolition quand tu étais petite. Quand j'arrive avec Dalila en 1997, tu n'es déjà plus toute petite et tu organises le squat !

ZOHRA. – On était plusieurs enfants mariés mais vivant chez nos parents. La « décohabitation » était interdite sur le site, ils nous demandaient de partir mais sans promesse de retour et tu sais bien que quand on demandait à se loger ailleurs, personne ne voulait nous louer... Et on devait rester, pour s'occuper de nos parents... Un jour, on a fait appel à la CGT, mais avant de squatter, nous avons parlé ! On a frappé à toutes les portes ! Pendant plusieurs mois... Et puis pas d'issue, alors nous avons squatté, à 15 familles, les appartements vides. Il y en avait beaucoup, plus de la moitié de la cité était vide déjà, mais jamais dans les immeubles promis à démolition pour ne pas être accusés de bloquer la réhabilitation. Certains ont eu des propositions alléchantes, dans le 9^e arrondissement, les quartiers bourgeois où on n'a même jamais rêvé d'aller... avec les loyers d'aujourd'hui, ils ne peuvent plus tenir... On avait aussi un syndicat très fort, Monsieur Zarga, qui a imposé ici le blocage des loyers... Tout raser, récupérer le plateau, c'était l'idée... Un jour sans doute, quelqu'un de très important a pris l'autoroute, a levé les yeux, s'est demandé mais qui sont ces gens qui ont l'air si bien là-haut, l'air et la vue sur la mer ? Il est venu : ah mais ces gens-là ne doivent pas rester là ! Est-ce que ça s'est passé comme ça ? Ça a dû se passer comme ça...

Troisième « matière » du fonds, cette littérature dite grise des enquêtes administratives et sociales, des statistiques, des projets d'urbanisme, des textes des aménageurs... ou comment se prend la décision de démolir ou pas, d'être délogé/relogé ici ou



là : ce qui nous écrit (des lettres d'expulsion par exemple), ce qui nous écrit, écrit nos corps. Florence Mazzella, historienne, était notre associée pour collecter ces textes-là, et surtout les plus conflictuels. Trouvé déjà à l'époque une note de Alain Fourest, consultant, urbaniste, datée de 1987, *Ensemble, refaire la ville : une solution, la démolition ?* Penser que ces conflits-là ont de la valeur parce qu'ils nous concernent directement, et imaginer qu'aux décisions nous pourrions avoir part ? Puisqu'une réhabilitation décidée en 1985 n'est toujours pas aboutie en 2011, pourquoi craindre de perdre du temps en en faisant un objet de débat public ?

ZOHRA. – C'est très dur de squatter, cette impression d'être un voleur alors qu'on est chez soi (nos parents ont toujours payé les loyers, et nous aussi...) On passe de l'autre côté... On a commencé à squatter le 17 octobre 1999... Après le tribunal – on devait quitter les lieux – on a voulu que tout le monde connaisse les histoires de Plan d'Aou, alors on s'est installés à la mairie du 15/16 avec les enfants, la mairie de Guy Hermier, que Dieu ait son âme, lui c'était... Ensuite on est rentré chez nous. Un beau matin, on trouve le quartier encerclé par les CRS, juste avant la trêve des expulsions, les pompiers, la police, les journalistes, les déménageurs, la direction d'Erilia... toutes nos affaires au garde-meuble... Ils ont expulsé tout le monde sauf moi ! Je n'ai toujours pas compris pourquoi ! Je ne voulais pas quitter mon appartement, mais un jour que j'étais en famille,

mon mari, épuisé – tout le monde venait chez moi, sonnait à n'importe quelle heure pour demander tel ou tel conseil, régler tel ou tel problème – a accepté le relogement, la maison individuelle... Je m'y suis habituée, mais plus de vue sur la mer, et on a été repoussé à l'intérieur du plateau... Tu veux une histoire de Plan d'Aou ? Ici, on dit qu'on avait vue sur la mer et que maintenant on a vue sur nos mères !

Au bout d'un an de collecte, nous aurions déposé le fonds dans la bibliothèque qui devait être construite dans le quartier, mais aussi, n'oubliant pas la commande initiale, sa copie scellée dans un petit cube de béton installé sous le pont, avec une plaque informative disant ce qu'il contenait, et où on pouvait prendre le temps de lire. (Est-ce que j'ai toujours cherché des lecteurs ?) Pour le réaménagement des abords du pont, nous proposons simplement que l'espace soit traité à l'égal d'autres espaces publics. La placette du bar à côté du pont aussi bien que la place de la préfecture ? avec de jolis bancs et des potelets en fonte en lieu et place de ces tubes d'aluminium remplis de béton qu'on voit souvent dans les quartiers. Pour signifier le début de l'année de recherche, on avait imaginé un geste symbolique : l'installation d'une porte d'immeuble démolie devant un mur construit au début des années 80 par les habitants du lotissement voisin du Pas des Tours pour se séparer de Plan d'Aou. Le mur (9,85 mètres de long, 3,70 mètres de haut barbelés compris)

coupait la route reliant la cité au reste de la ville ; quatre autres murs, également élevés sans permis de construire et pourtant tolérés, achevaient de « l'enclaver ». Une porte d'appartement juste un peu décalée et ouvrant sur ce mur, attendant qu'il tombe (pour toujours relier le chez-soi et la chose publique ?) Nous sommes alors rentrées dans ce petit lotissement bâti bien avant la cité (les photographies des pages précédentes sont prises depuis le lotissement) et nous avons informé l'Association du Pas des Tours de la réalisation possible de cette installation. Voici sa réponse : « Les riverains sont des retraités qui n'aspirent qu'à une vie paisible, et à oublier un passé récent qui leur a fait vivre des moments pénibles. De ce fait, tout ce qui peut attirer l'attention sur le lotissement n'est pas souhaitable. » Nous n'avons pas remporté la commande, alors ce geste et le projet lui-même sont racontés dans un grand livre à couverture de bois, réalisé en un seul exemplaire, avec les dessins préparatoires, les documents collectés, les courriers, des entretiens réalisés avec des responsables de la mairie ou du Grand Projet de Ville, les photos des murs...

ZOHRA. – Tu sais... les murs... ici c'était la drogue, les cambriolages, la police ne montait pas, les gens essayaient de se protéger comme ils pouvaient, et ils étaient abandonnés eux aussi. Ici, on cambriolait ton voisin et tu n'avais pas le droit de parler, on tapait chez toi la nuit pour te demander

une cuillère, tu sais, pour s'injecter... et si tu ne la donnais pas, c'était les insultes... Ces murs, c'était leur façon de se protéger... Mon père, sa façon de nous protéger, c'était de nous attendre, il guettait depuis la fenêtre. S'il ne nous voyait pas, si on avait trois minutes de retard en rentrant de l'école, il descendait nous chercher... Les pouvoirs publics ont oublié qu'il y avait des gens, une jeunesse, un quartier, des travailleurs, des écoles... Chez nous, si on avait pu, on aurait plutôt construit un mur devant notre porte !

2001 : livraison de 19 logements réhabilités (L'Albatros, Erilia)

2002 : 64 logements de Erilia démolis, livraison de 23 logements réhabilités (Le Petit Galion, Logirem) et de 91 logements neufs (Les Pétrels, Erilia)

2003 : 87 logements de Erilia démolis

2005 : signature de la convention ANRU (Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine), qui prévoit encore 258 démolitions

2007 : 30 logements de la Logirem démolis

MARTINE. – Les murs sont tombés, la route est ouverte et quiconque peut l'emprunter. Deux portails à digicode ferment maintenant l'accès au lotissement, coupé en deux par cette ouverture – une *communauté fermée* comme une autre ?

ZOHRA. – Ces anciens murs, je les comprenais, mais ce nouveau mur, là, on l'appelle le mur de Berlin, je ne le comprends pas. Celui qui nous sépare



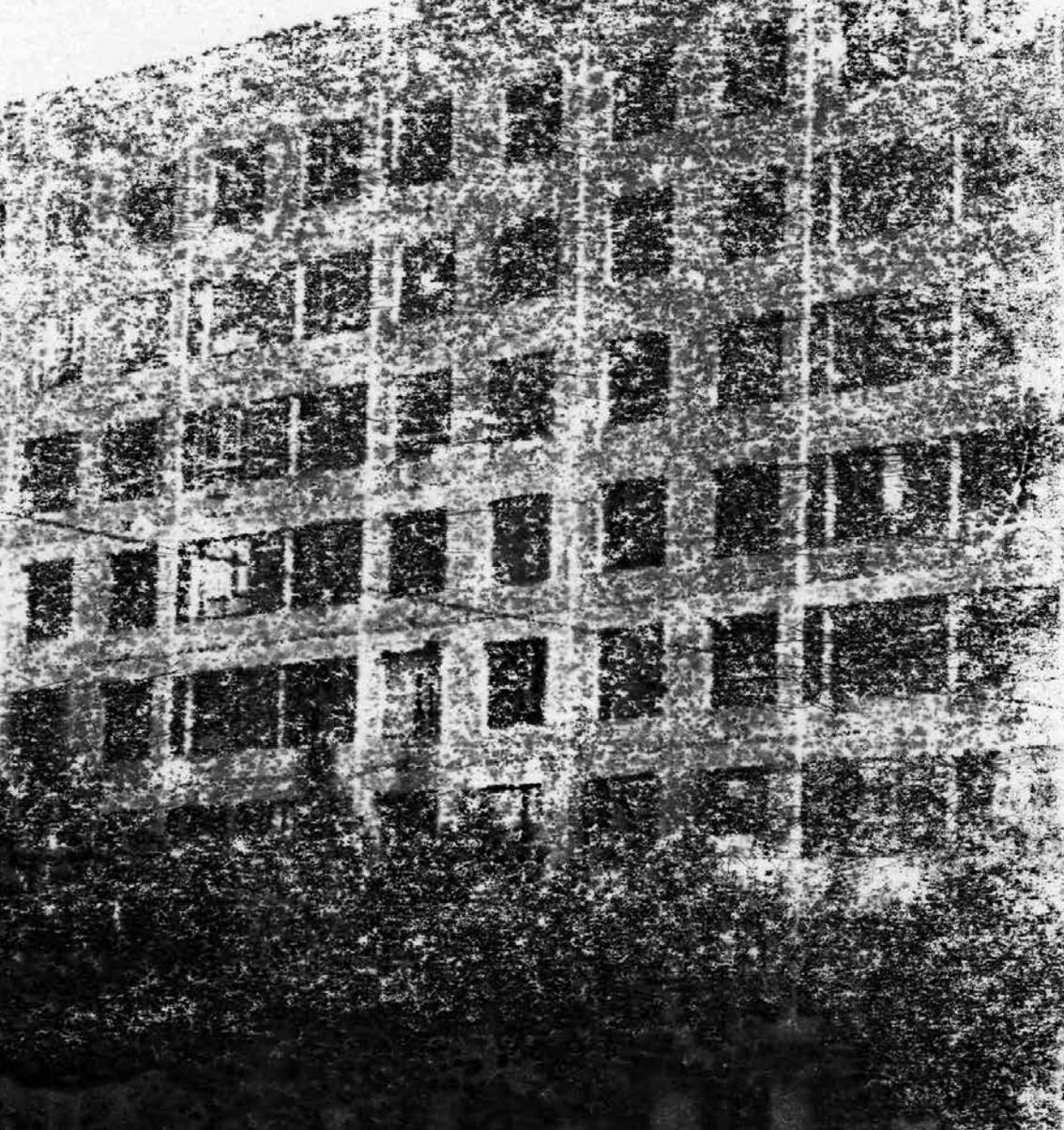
du nouveau bâtiment. C'est pourtant du logement social (avec quelques propriétaires). Ce sont eux qui ont maintenant la plus belle vue et ils construisent en plus ce mur ! Ils font leurs courses chez Monsieur Idriss comme nous, leurs enfants fréquentent les mêmes écoles, le même centre social... Il y a deux semaines, nous avons été convoqués par le centre social : « Il n'y a plus de place pour les gens qui viennent de l'extérieur » ! Les gens de l'extérieur c'était nous ! Les gens qui viennent s'installer, c'est normal qu'ils aient de la place, mais nous aussi ! On nous a déjà expulsés une fois et maintenant ? Nous, on s'adapte très bien à eux ! On apprend de l'autre, on s'enrichit de l'autre ! Qu'on m'explique ce mur ! Que la personne qui a décidé vienne me l'expliquer ! La réhabilitation, c'était la promesse de l'ouverture... Comment, tu me promets une ouverture alors que tu m'as concentrée à l'intérieur, que tu m'as repoussée, et tu me montes un mur pour m'enfermer ? Tu sais le 14 juillet, mes parents voyaient le feu d'artifice du Vieux-Port depuis là-bas... Quand on s'ennuyait, on allait regarder la mer, le paysage, tout Marseille, on ne peut plus y accéder... Quelle ouverture ?

MARTINE. – Puisque tu dessines un chemin de l'extérieur à l'autre, d'enfermement à ouverture... On continue sur l'accueil et la porte ouverte ? Tu es une hôtesse de l'Hôtel du Nord et tu travailles à la Gare Franche, le lieu de la compagnie Cosmos Kolej...

ZOHRA. – Au début, quand ils sont arrivés, on les regardait avec méfiance. On les voyait tourner dans le quartier, on pensait qu'ils voulaient prendre encore un bout de terrain. Et puis Géraldine [Garnier] est venue nous

parler, puis revenue et revenue... Alors on a fait un effort, c'était de la courtoisie, il faut le dire... On avait peur des étrangers, tellement de promesses jamais tenues qu'on avait peur de l'autre ! Pourtant dans notre communauté, la porte est toujours ouverte – d'ailleurs nous n'aimons pas ces nouvelles portes qu'on nous a installées, sans poignée extérieure, il faut sonner, attendre que la personne se lève, on est marqué par cette porte, pourtant on n'en voulait pas, mais eux ils ont fait ce qu'ils ont voulu et de ce qu'on a proposé, rien. J'ai ouvert une chambre, j'aime montrer mon quartier, ses richesses, je fais des visites pour les artistes, pour tout le monde, pendant les Journées du Patrimoine et n'importe quand. Mais surtout, avec les hôtes, j'aimerais qu'ils me montrent ce qu'ils voient !

Ce jour-là et les jours d'avant, des ouvriers démolissaient lentement un autre immeuble de la cité, qui se trouve devant le nouveau mur (et à côté d'un autre mur de Pas des Tours), jetant portes, planches et débris par les fenêtres. La bibliothèque sera peut-être installée sur le site de l'ancienne école de Plan d'Aou. Pour finir le compte : 929 logements sociaux à l'origine (et quelques vestiges de la Seconde guerre mondiale), 887 démolitions, 42 réhabilitations, 281 constructions.





Le quipu, nœud ou compte en quechua, est un système positionnel décimal d'écriture des nombres. Ces objets, des cordelettes de couleur avec des nœuds de différentes sortes, étaient utilisés par l'administration inca pour le recensement des données concernant l'économie et la société. Certains nœuds représentent aussi des syllabes. Les chaskis (les hommes qui parcouraient à pied l'Empire pour remettre le courrier) utilisaient également les quipus comme aide-mémoire pour transmettre toutes sortes de messages, certains archéologues disent même des épopées... mais qui restent inconnues... Certains quipus peuvent compter jusqu'à 2000 cordes ! C'est un système facile à transporter, très léger, encore utilisé dans les régions montagneuses aujourd'hui.

Giulio Vinaccia (illustration de droite : chaski, 1615, Felipe Guaman Poma de Ayala)

Milan, milieu du monde

Le designer milanais Giulio Vinaccia a inventé avec les tribus amérindiennes d'Amérique du Sud un système d'objets entre traditions et créations. Au long de ce texte, il a répondu par des images aux questions suivantes, en pages 20-21, 64 et 75 :

CB. – As-tu rencontré dans tes voyages des objets qui, comme les branches des Celtes, faisaient office de textes, étaient le seul support à l'écriture ? Lesquels ? Tu habites à Milan, ce nom signifie "milieu du monde" pour les Celtes, quelle est sa permanence ? Sa conscience ?

CB. – Qu'est ce que l'ethnodesign dont tu parles ? Un modèle de dialogue avec l'autre ?

GV. – Nous n'avons jamais cherché à faire de l'ethnodesign, mais à faire notre travail de designer, c'est-à-dire particulariser certaines formes de projets. L'Institut d'artisanat colombien nous a aidé. Nous sommes allés, avec Ruedi Baur, faire une expérience avec des artisans de différents groupes ethniques. Nous avons cherché à montrer de manière très simple que ce n'est pas un problème de langue, mais qu'il y a d'un côté et de l'autre deux mondes différents, qui travaillent sur le même langage de créativité et qui pourraient communiquer. Au Brésil et en Colombie, nous exigeons de travailler avec des gens sur place, qui restent après notre départ et constituent un petit groupe de design pour maintenir la production. Les droits d'auteurs reviennent aux artisans, par le contrat.

Représentation historique : la civilisation des *oppida*

Aux piémonts des massifs de l'Étoile et de la Nerthe, quatre conglomerats d'habitats en *oppidum* forment un fer à cheval autour de la brèche osseuse ouverte dans la coulée de tufs qui culmine au Plan d'Aou. C'est la ville haute, celle d'une civilisation mieux connue aujourd'hui. L'historien Dominique Garcia lui a donné un nom dans un livre paru en 2004 : *La Celtique méditerranéenne*. C'est aussi l'année de leur classement comme Monuments historiques. C'est dire le tout récent intérêt pour cette phase de l'histoire de la ville. L'archéologie sensible que nous déployons dans les récits d'hospitalité liés à l'Hôtel du Nord la laisse facilement advenir et déborder sur le présent.

Les quatre agglomérations humaines de la ville du Nord sont référencées dans la carte archéologique :

– Le Castellans, appelé aussi Roucas Blanc, domine le canal, les jardins ouvriers et la cité d'habitat social du même nom. Il a été prospecté par les archéologues I. Gilles, H. de Gérin-Ricard et B. Bouloumié entre 1878 et 1985. Il livre des “fragments de silex, de poteries celtiques, étrusques, arabes.”

– En montant le vallon derrière l'éperon, près du réservoir d'eau du canal de Provence se trouve l'*oppidum* de la Mure, appelé aussi Barri de la Catogue. Il a été prospecté par les trois mêmes archéologues puis, en 1995, par D. Garcia et H. Tréziny. Il livre “la forme d'une enceinte avec de nom-

breuses tours, une seconde enceinte plus petite, des fragments de lame de silex, de poteries gallo-grecques, arabes et des sigillées africaines.”

– L'*oppidum* des Mayans, appelé aussi Baou des Baumes ou Castel Jussiou, domine la cité de la Solidarité et l'Hôpital Nord. Comme les deux autres, il a fait l'objet de prospections pédestres : Benoni Blanc en 1864, H. de Gérin en 1906, qui ont livré “une enceinte, huit tours, une entrée et un enclos intérieur, des fragments de céramiques du VI^e siècle avant J.-C.” Entre 1990 et 1995, le site est fouillé par H. Tréziny. C'est la première fouille scientifique sur ces sites.

– Enfin Verduron, appelé aussi Pain de sucre, qui domine la cité de la Castellane, a été fouillé de 1907 à 1911 par son propriétaire S. Clastrier. Les fouilles scientifiques ont suivi en 1999, dirigées par L. Bernard. Vingt-quatre cellules d'habitats et l'ensemble du site fortifié ont été étudiés.

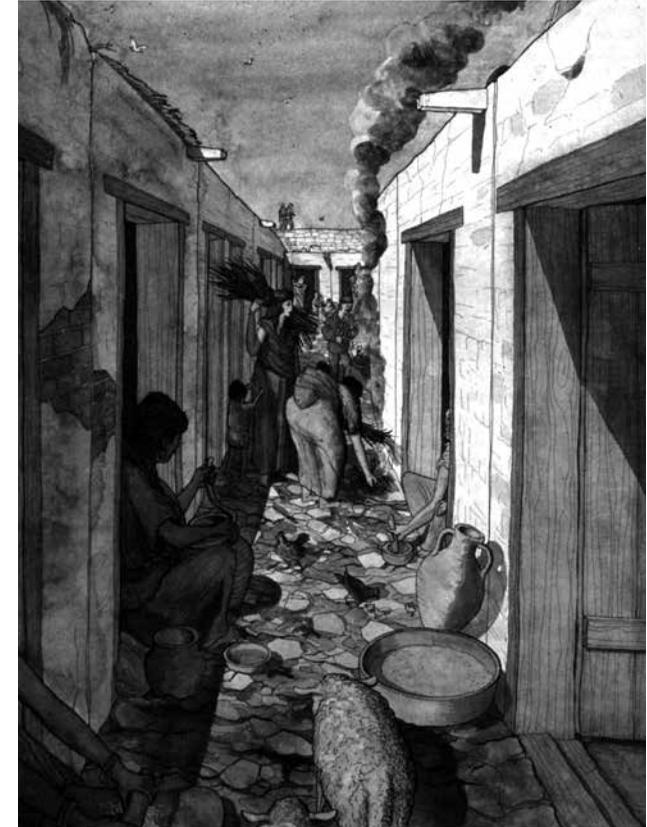
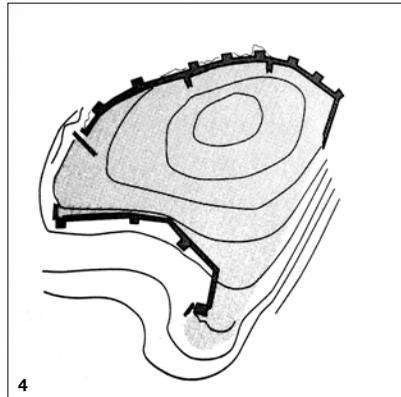
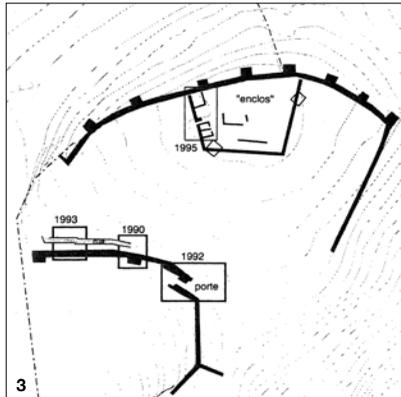
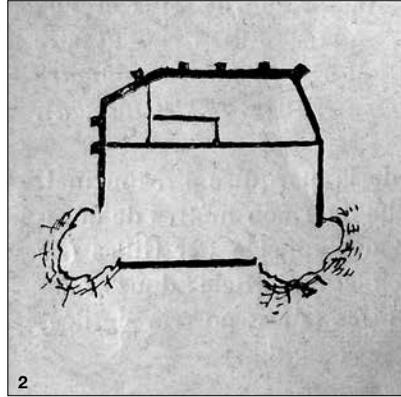
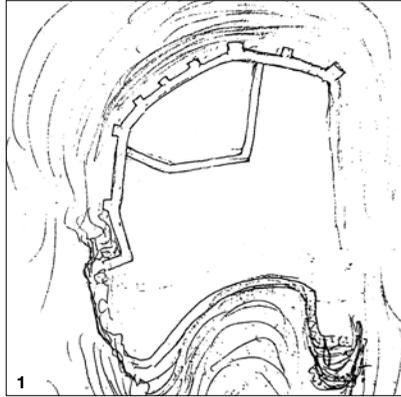
Quatre dessins, relevés du site des Mayans, montrent l'évolution des techniques de représentation mais toujours la même structure d'approche. Le dessin de B. Blanc, vieux de 150 ans, permet de s'imaginer la surprise des premiers découvreurs en face de ces enceintes et leurs tours ; celui de H. de Gérin de 1906 est plus approximatif et celui de Py est plus pédagogique, il tente la comparaison ; celui de H. Tréziny en 1995 est scientifique mais oublie la grotte et les abris sous roche. Il n'existe pas encore de publication, accessible au public, qui fasse la synthèse des fouilles et des prospections sur les *oppida* et les grottes de Marseille. Quels étaient leurs rapports ? Un petit indice est donné par une illustration trouvée dans le

livre de D. Garcia : on voit le passage au 10^e siècle avant notre ère de sites de grottes groupées à l'habitat construit aggloméré. H. Tréziny suppose un glissement de l'habitat dans le temps entre l'oppidum des Mayans avec grotte et celui de la Mure et de là au Castellat. Il signale aussi un rapport géographique entre les *oppida* des Mayans et de Saint-Marcel, tous deux situés à 8 kilomètres du port de Marseille – le nord et le sud urbain.

Toutes les représentations actuelles rendent difficiles la compréhension et l'appropriation de cette histoire urbaine passionnante. Soit les images sont des bouts de villes quasi médiévales, soit des îles flottantes dans une géographie campagnarde.



D. Garcia : « Hypothèse de restitution du secteur III de l'habitat de Sorgenti della Nova (Étrurie méridionale), X^e siècle avant J.-C. », *La Celtique méditerranéenne*, Éditions Errance, 2004, p. 41.



L'oppidum des Mayans représenté par 1 : Benoni Blanc, *Carnet n°9, 12 juin-4 novembre 1864* ; 2 : H. de Gérin, *Enceintes et habitats des environs de Marseille* (1914) ; 3 : H. Tréziny ; 4 : Michel Py.

D. Garcia : « Évocation d'une rue de l'agglomération de l'île de Martigues au deuxième âge du fer (aquarelle Jean-Claude Golvin) », p. 178.

La porte de Saint-Antoine

Les quatre agglomérations d'habitats se perchent en réseau sur les piémonts, autour de la porte créée par le ruisseau des Aygalades, au seuil de la cuvette de Marseille, creusé dans la brèche osseuse. Cette porte est dominée par le site de Plan d'Aou situé au-dessus d'un magnifique site de confluence. Mais la carrière d'argile a fortement fait reculer la topographie initiale en fer à cheval qui désigne les sites urbains celtiques. Le château des Tours a disparu, la densité urbaine a fait le reste ; peu de chance donc de retrouver un sol archéologique intact sur ce site culminant de Marseille. D'autres sites peuvent être repérés alentour, qui constituent le même paysage. Au nord, c'est le Baou Roux en piémont nord de l'Étoile. À l'est, autour du Baou de Saint-Marcel, en piémont et au passage défendable de l'Huveaune, comme sur le piémont d'Allauch, au passage du Jarret. Un site géographique et archéologique très semblable est repérable aussi au piémont sud d'Auriol, au passage du ruisseau de Vède. Ces analogies paysagères et archéologiques permettent-elles de tirer des conclusions sur la façon d'agglomérer les *oppida* celtiques dans le bassin de Marseille ?

Entre préhistoire et histoire

Une fois de plus, la continuité du temps semble rompue. Nous nous trouvons coincés entre deux catégories du savoir assez étanches pour déve-

lopper leurs langages propres. J'ai été très surpris de constater l'usage généralisé des termes de la préhistoire : fin de l'âge du bronze et fin de l'âge du fer pour dire entre 800 et 25 avant notre ère. Comme dans le chapitre précédent et pour notre bonheur, c'est dans la faille entre catégories qu'émergent les découvertes et la poésie des lieux. La période celte est riche en inconnues qui cristallisent les inconscients. Nous allons appeler Marseille deux réalités urbaines très différentes : l'agglomération d'habitats coloniaux construits par l'Autre, étrangers à cette terre, venus de Phocée (en Turquie aujourd'hui), et l'agglomération d'habitats celtiques. Paradoxalement, la Marseille coloniale et grecque invente ou reproduit le nom de l'Autre : Keltiké. Les Romains en feront de même avec : Gallia. Ce sont les Autres rencontrés par les Grecs et les Romains et nommés par eux que l'histoire retient. Grecs et Romains écrivent et nomment. L'autre réalité urbaine, celle de la Marseille celte, n'a pas de nom à cette date. Nous ne savons pas comment les Celtes se désignaient eux-mêmes ni comment ils ont nommé les étrangers grecs, carthaginois, étrusques ou romains. Eux n'écrivaient pas, ou plutôt n'ont pas transmis leur écriture. Leur langue, lentement reconstituée, reste encore fragmentaire. Elle se trouve dans les noms de lieux qui sont parvenus jusqu'à nous par la tradition orale. Par exemple, le mot celte *onno*, qui signifie rivière, se retrouve enchâssé dans le nom de *w-onno*, l'Huveaune. Le livre de Jean-Louis Brunaux, *Nos ancêtres les Gaulois*, qui vient de paraître au Seuil, est incontournable pour s'entraîner à retourner nos certitudes : "Nous sommes toujours les Gaulois des autres", dit-il. Son livre m'aide à tourner le dos à la Marseille grecque et au

fait urbain lié à la romanisation pour chercher autrement la réalité du site et de la grotte : “Il est temps désormais de poser un regard d’adulte sur cette petite enfance de notre humanité.”

Écrire l’histoire urbaine depuis le Nord m’oblige à traquer ce qui tapisse notre inconscient colonial et conditionne la découverte : “À l’évidence, certaines datations ont parfois été données par les fouilleurs ou certains auteurs, inconsciemment ou de façon délibérée, par rapport à cet événement [la colonie phocéenne] : plus hautes, par exemple, pour souligner le dynamisme des populations indigènes, ou plus basses pour suggérer l’impact de la présence phocéenne.” J’entends dans toutes les prudences de cet aveu de D. Garcia la force de l’institution – la Celtique méditerranéenne est encore sacrifiée sur l’autel des colonies et des empires du texte.



Le bas-relief de la truie fut retrouvé en 1233 pendant les travaux de construction du Broletto Nouveau, en nettoyant la zone des débris accumulés dans la destruction de Milan, œuvre de Barbarossa (1162). La découverte fut accueillie avec de grandes manifestations de joie, saluée comme auspice heureux de prospérité et la pièce fut cataloguée immédiatement comme celtique. Toutes les légendes relatives à la fondation de Milan remontent à la période des libertés communales. Évidemment, dans cette période, l’hostilité vis-à-vis de l’empire et de la papauté se réfléchissait déjà dans la redécouverte et valorisation de l’origine celtique de la ville.

< p. 65, Giulio Vinaccia

Les réseaux

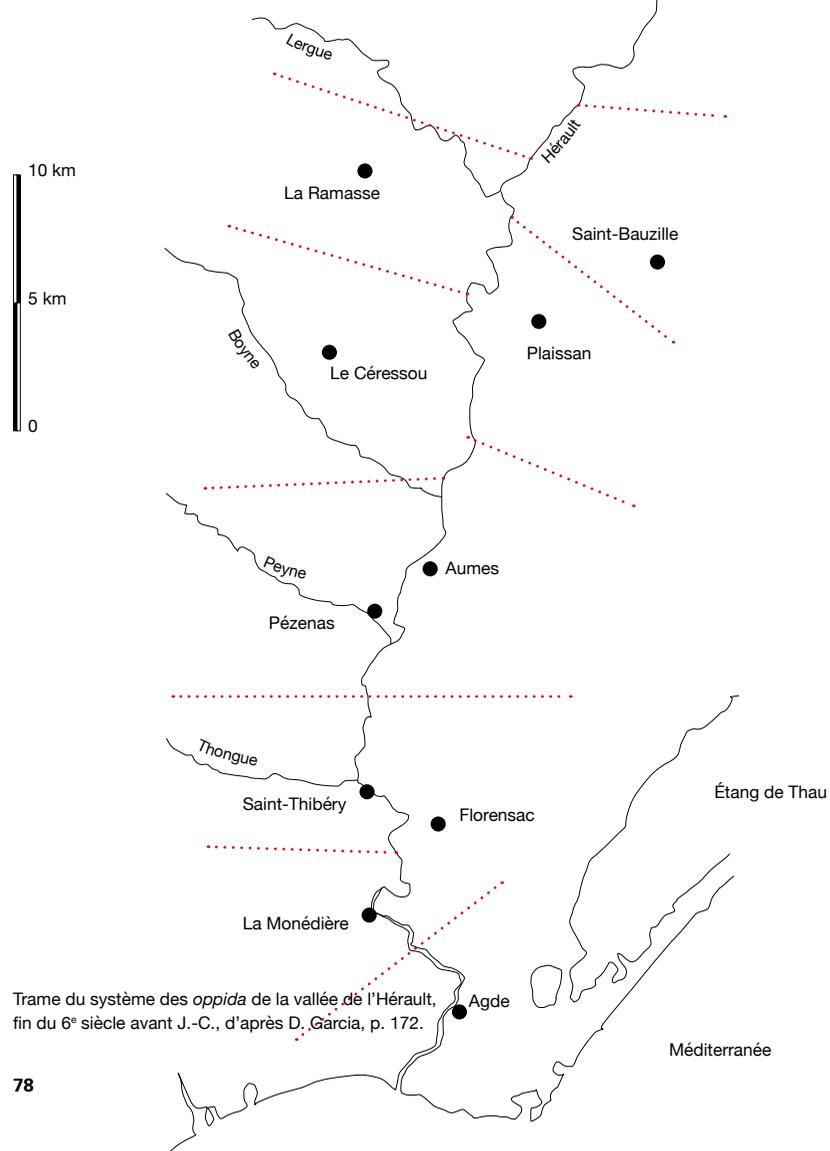
Les peuples ne sont pas des entités immuables. “C’est des interactions culturelles et historiques et non d’un lointain et sombre horizon que surgissent Celtes, Ligures, Ibères et autres communautés dont le nom nous est transmis par les textes anciens. Les échanges qui se développent à partir de l’âge du fer (...) accélèrent les contacts intercommunautaires au sein de réseaux de plus en plus structurés”, dit D. Garcia. Des premiers *oppida* créés avant Massalia aux agglomérations complexes, l’auteur montre l’essor urbain des “sociétés indigènes”. Quelle est la place de la brèche osseuse au centre du réseau fonctionnel des quatre *oppida* ? L’analyse de D. Garcia sur le rôle des sanctuaires dans la structuration territoriale permet de faire l’hypothèse suivante : la brèche et ses grottes furent un sanctuaire. L’analyse du site de Glanum, considéré comme un processus organique et non plus comme la reproduction d’un modèle romain, nous est très utile. Cette analyse permettrait de comprendre les dépôts votifs ou fossiles et pierres polies de temps antérieurs trouvés sur les sommets dominants de la Viste, Plan d’Aou et Montleiric. Il en est de même pour la statuare : “La prégnance de l’hellénisation rendait unimaginable le développement autonome d’un art premier méridional”, dit D. Garcia. Dans les salles du musée de la Vieille Charité, les sculptures du site de Roquepertuse prouvent l’inverse et nous pouvons les transposer là (Guerrier assis, p. 42). Le vallon fait donc partie d’un système de territoires empilés. La définition d’Hécatee de Millet, 600 ans avant notre ère, retrace cet empilement de quatre réalités

dont la colonie n’est que la plus petite mesure territoriale : “Massalia, ville de Ligurie, Lygiens, en bas de la Celtique, colonie des Phocéens”. Il faut donc penser le réseau urbain celtique de l’Hôtel du Nord dans son rapport aux piémonts sud et est du bassin de Marseille mais aussi avec ceux de la ligne de Bouc-Bel-Air à Martigues puis de la Keltiké, c’est-à-dire de toute la Gaule, du sud de l’Espagne au centre de l’Europe. Étrangement, en effet de miroir, la Marseille celte est une internationale en réseau comme la Marseille des comptoirs coloniaux grecs, étrusques ou phéniciens.

La trame

La trame des implantations, celle des fonctions comme celle des cellules d’habitations, représente la conception de l’espace urbain propre aux habitants du site nord. La trame des agglomérats est organisée autour des axes de circulation qui desservent les cases et les fonctions, elle n’a pas de centralité, elle corrige la topographie, si nécessaire, comme au pain de sucre de Verduron. Dans le cercle des deux enceintes, le carré de la case est la même mesure pour tous. La trame est fortement orientée vers le nord et répète la forme en fer à cheval. La comparaison de trames urbaines entre Lattes dans le Languedoc et Saint-Pierre-les-Martigues est éloquent.

Entre les agglomérats, on retrouve le même principe de trame. La mesure est de 5 kilomètres maximum, soit une heure de marche. Elle permet la



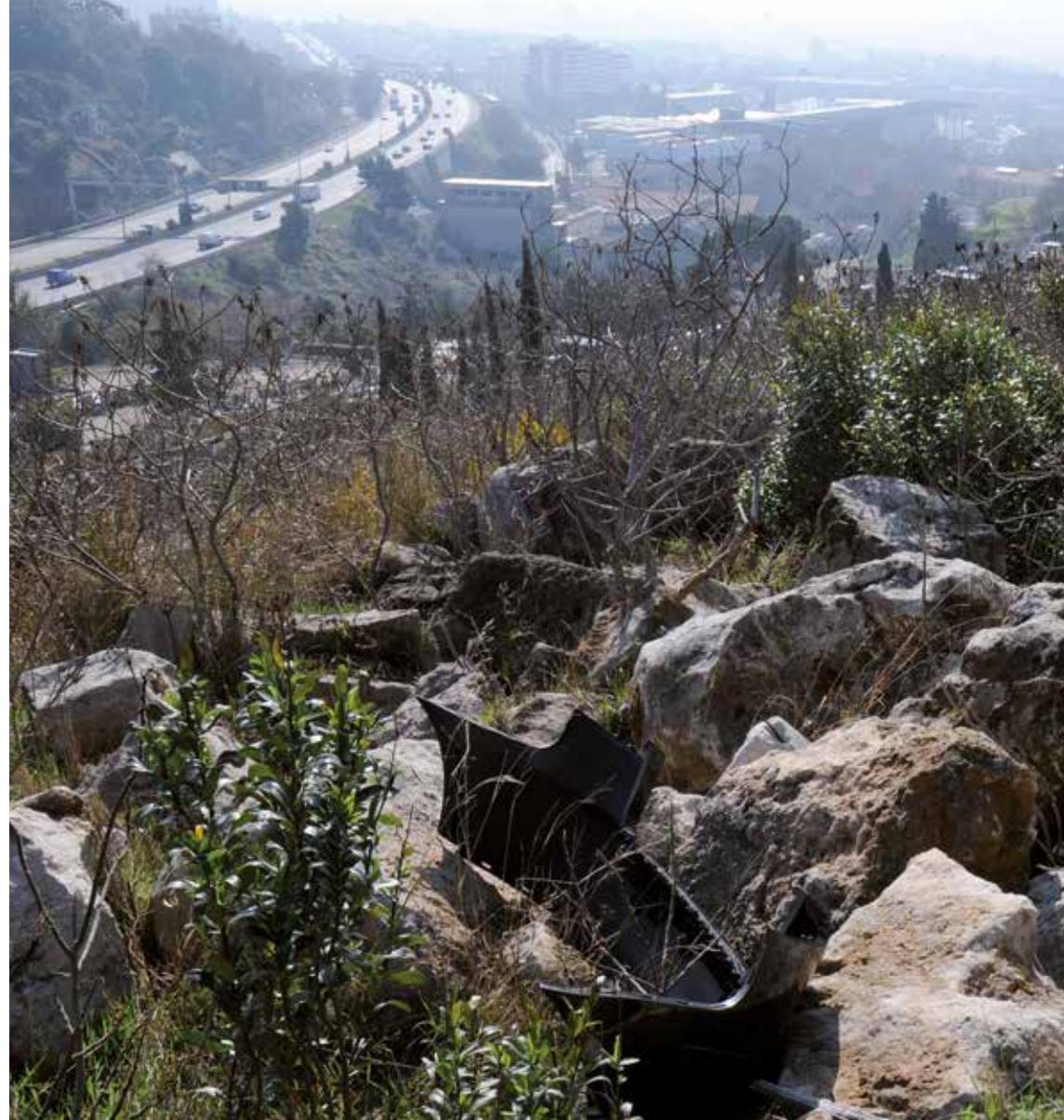
relation avec les terroirs ruraux en gradins entre ruisseaux et avant-monts. La relation entre agglomérations différentes via leurs terroirs et leurs nécropoles rend la trame du réseau urbain très vaste. Louis Chabot est mort sans avoir trouvé la nécropole de la Cloche.

Autour de la brèche osseuse, l'armature urbaine correspond à cette trame, elle est dense. Je pense qu'en appliquant le système des *oppida* de la vallée de l'Hérault, tramés tous les 5 kilomètres, à l'ensemble du piémont marseillais, le même résultat apparaîtrait et des sites inconnus avec. Une

seconde trame de 45 kilomètres maximum, qui correspond à la circulation terrestre ou maritime par jour, dessine les rapports entre les nœuds majeurs du système. Si la voie héracléenne a bien existé, elle passerait en territoire massaliote et serait peut-être la cause de l'abondance des *oppida* sur la zone piémontaise de Marseille.

La rue de Lyon, entrée dans l'histoire urbaine [Petit conte urbain]

Elle était arrivée d'Allemagne la veille. Lui était à Marseille depuis plusieurs semaines déjà. Il venait de faire une formidable découverte, renversant le sens de cette ville résolument, renversant les certitudes académiques. Il venait de découvrir la rue de Lyon, dans les faubourgs, dans une partie de la ville où l'on ne va que pour y épuiser sa vie au travail. En décrivant, pour son journal, cette sensation de retournement, il comprenait que c'était la figure parfaite de ses thèses sur la philosophie de l'histoire. La rue de Lyon incarnait ses plus extrêmes intuitions abstraites ; la rue de Lyon devenait l'icône moderne du 20^e siècle, juste avant la grande catastrophe innommable, les totalitarismes et les guerres. L'ultime rebond de la guerre civile européenne. Il avait à la fois l'intuition de cette catastrophe collective et celle de sa vie propre. Ne pas tomber aux mains des nazis car, déjà ça se savait, à l'extrême de cet enfermement, il y aurait les trains des sans-retour. Il en avait peur, une peur sans fond qui lui faisait envisager le suicide plutôt que ça !



Ce ça qui n'avait à voir qu'avec lui. Il le savait maintenant, il l'avait compris ici, à Marseille, depuis qu'il avait retourné sa vision du présent et qu'il avait remonté la rue de Lyon. Comme on remonte le ruisseau qui longe la rue à droite et s'appelle Caravelle, Biaou ou, du nom d'un quartier qu'il traverse, Aygalades. Il savait que son intuition de départ était juste. Il avait à peine osé en formuler l'horreur : comment la nation la plus riche, qui avait laissé fleurir la plus subtile pensée, comment cette nation et ses intellectuels pouvaient-ils enfanter l'horreur ? Il savait que ce n'était pas l'autre qui portait la faute, pas les autres, mais soi-même, donc il lui fallait à la fois dénoncer, mettre en forme, théoriser cette remontée qui permet d'y voir clair et l'appliquer à soi-même – et c'est là que l'immensité de la découverte l'a paralysé. Comme pour les cubistes découvrant l'espace abstrait de leur réalité picturale, il existe des découvertes qui dépassent l'acceptation. Lui ne pouvait incorporer cette découverte.

Alors, sans un mot, il l'a prise par la main et il l'a emmenée marcher sur la route de Lyon, dans ses pas, pour qu'elle comprenne, qu'elle croise sa vision fulgurante. Il était devenu un sans-parole. Sur la rue de Lyon ils ont marché longuement, elle commençait à entrevoir elle aussi cette faille asphyxiante de notre vivant collectif. Notre désastre. Elle le suivait, elle mettait ses pas dans le déroulé de sa pensée. Et la rue d'un coup l'a prise : "Plus nous nous éloignons du centre et plus l'atmosphère devient politique. C'est le tour des docks, des bassins, des entrepôts, des cantonnements de la pauvreté, les asiles éparpillés de la misère (...) ce combat

n'est nulle part aussi impitoyable qu'entre Marseille et le paysage provençal (...) la longue rue de Lyon est la mine que Marseille creuse dans le paysage pour le faire voler en éclats..." Alors elle comprit qu'il se suiciderait, qu'il n'avait pas la force de faire face à ça et que l'inconscient le dépassait déjà. Alors elle, Hannah, a su que l'intuition de Walter était juste, que son invention fulgurante devait prendre forme au plus vite, que les jours étaient comptés.

Ils se sont assis dans un bistrot d'ouvriers au niveau de Saint-Louis. Ils avaient déjà bien avancé dans la sape urbaine, ils s'y étaient dissous. Ils se sont assis dans la peur et le tremblement. Ils se sont mis au travail. Il a sorti de sa poche un manuscrit hâtif, ils sont restés penchés sur les 17 paragraphes de ses thèses sur la philosophie de l'histoire.

Une femme les observait depuis un moment. Une vaste femme hospitalière comme seul le labeur sait les rendre. En la voyant ainsi attentive, elle lui rappelait un texte de son ami Siegfried Kracauer sur le peuple de Paris qui "s'est créé le paysage urbain dans lequel il peut vivre : un tissu indissoluble de cellules, à peine touché par les perspectives architecturales créées par les rois et la grande bourgeoisie éclairée." Les femmes d'ici ont appris la divination dans la colline et elle devinait quelque chose. Quand ils étaient entrés, elle s'était demandé ce que venaient faire ici ces étrangers bohêmes, ces "bobos" dirait-on aujourd'hui. L'homme tremblait et elle faisait un immense effort pour le soutenir. Comme Pierre et Marie Curie,

se dit-elle. Elle avait vu cela dans le journal du Parti qui traînait sur une table du café. Elle les regardait travailler, c'est-à-dire souffrir beaucoup, comme eux et elles sur les chaînes de fabrication alentour. Elle s'approcha quand elle comprit que leurs efforts étaient vaincus par l'énormité du désastre qu'ils mesureraient dans sa plénitude. Ils avaient conscience de ce que le sionisme donnerait d'horreur et de mort, de ce que la guerre abatrait de soldats russes et allemands comptés en millions de morts, de ce que l'industrie de l'hécatombe ferait de la métaphysique et du langage : sa fin. Ils savaient maintenant que tout cela allait arriver et qu'ils ne pouvaient rien arrêter. Alors elle s'est approchée d'eux et leur a dit sans savoir pourquoi de ne pas arrêter leur marche, qu'elle voulait bien garder ce papier sur lequel ils travaillaient. Que les prolétaires n'avaient pas d'histoire ni de patrimoine, eux étaient seulement faits pour reproduire des enfants qui seraient aussi des ouvriers. Que ce papier, c'était une pierre de fondation pour ici. Qu'ils sauraient se le transmettre en le vivant, en le racontant. Qu'un jour d'autres le comprendraient.

Ils lui ont donné sans savoir pourquoi, ils lui ont donné, retrouvant dans ce geste la force nécessaire pour le finir. Elle est partie à New York avec le texte deux jours plus tard et lui est parti mourir par lui-même sur la frontière espagnole. À New York, le texte a bien été un peu remanié, un peu édulcoré ; les humains sont affaiblis. Il reste sa version de feu quelque part sur la rue de Lyon, dans l'hospitalité du temps "pris à rebrousse-poil".

[Cette presque-fiction est fondée sur un fait réel peu connu : c'est à Marseille que Walter Benjamin rencontre Hannah Arendt en 1940. Il lui remet son manuscrit des *Thèses sur la philosophie de l'histoire* pour qu'elle le donne à Adorno alors réfugié à New York. Je suis allée à Berlin, à la rencontre de cet homme et de la grande école minuscule des années 20, celle des marcheurs de villes : Siegfried Kracauer, Franz Hessel (père de l'homme qui s'indigne) et lui, Walter Benjamin, dans les pas duquel j'aime marcher.]



À suivre !

n°3 **À Campagne Lévêque**

n°4 **Au désert**

n°5 **À Saint-Louis**

n°6 **Aux Ayalades**

n°7 **À la Sonsine**

n°8 **Aux Créneaux**

Déjà parus

n°1 **Au ravin de la Viste**

Nous remercions tout particulièrement Gillian Xeridat pour la traduction anglaise, aujourd'hui en ligne sur nos blogs.

n°2 **La ville perchée**

Textes

Christine Breton

Martine Derain & Zohra Adda Attou

Illustrations

Christine Breton (p. 15, 16, 22, 29, 33, 34)

Martine Derain (p. 10, 11, 12, 52, 58, 59, 81)

Dalila Mahdjoub (p. 45, 46, 53, 62)

Abraham Poincheval (p. 28)

Giulio Vinaccia (p. 75)

Gisèle Freund (p. 86)

Graphisme

Martine Derain

Relecture

La compagnie des mots

Remerciements particuliers

BMVR (carte E. Fournier, cote SGb 3504),
Dominique Garcia, les Musées de Marseille,
la Librairie l'Odeur du Temps et l'imprimerie CCI.

Christine Breton est conservateur honoraire du patrimoine et docteur en histoire. Elle collabore à la revue eXos. Depuis 1974, elle écrit pour les expositions, l'enseignement ou la politique culturelle.

Martine Derain est artiste et éditrice. De 1997 à 2004, elle a réalisé avec Dalila Mahdjoub plusieurs œuvres documentées sur www.documentsdartistes.org

Zohra Adda Attou anime de nombreuses associations du quartier, elle est une hôte de la coopérative Hôtel du Nord.

Achévé d'imprimer sur les presses
de CCI-13015 Marseille en 500 exemplaires
avril 2011 | dépôt légal mai 2011
ISSN : 2114-8589
ISBN : 978-2-9534899-5-8

éditions commune
editionscommune@free.fr

L'édition des Récits d'Hospitalité s'inscrit dans l'activité de la coopérative Hôtel du Nord, qui œuvre pour la valorisation économique et culturelle du patrimoine des 15^e et 16^e arrondissements de Marseille et s'appuie sur leurs richesses : patrimoine, hospitalité et diversité.

Chaque lecteur, en achetant ces livres, appuie le processus Hôtel du Nord. Par l'achat de dix exemplaires au moins, nous ont particulièrement soutenus pour le numéro 1 :

**l'Association Arnavant,
la Cité des Arts de la Rue,
la Mairie du 15/16,
Marseille Provence 2013.**

En écrivant aux éditions commune, il est également possible de souscrire à l'édition des numéros suivants.

**HÔTEL
DU
NORD**
MARSEILLE 2011

Maison du citoyen
11, boulevard Jean Labro F-13016 Marseille
contact@hoteldunord.coop
<http://hoteldunord.coop>

Récits d'hospitalité n°2 ✱

L'Hôtel du Nord est l'hôtel d'une ville au nord, restée « sans nom », d'un blanc de carte, d'une métropole sans récit de fondation. C'est l'hôtel d'une ville de 100 000 habitants, d'une partie de la ville-port nommée Marseille, de l'espace industriel de la République coloniale nommée France, une partie de l'espace national de la Reconstruction et des Trente Glorieuses, bref un ensemble de quartiers populaires et vivants. Se développent là un savoir-habiter ensemble, un face-à-face de pratiques de l'histoire, de la mémoire et du récit : une hospitalité orale ; l'Hôtel du Nord en est une expression. Réseau diffus de chambres et d'hôtes, il raconte en la vivant la diversité de ceux qui passent et qui reçoivent. Sous ce nom se cache aussi un programme d'édition dont ce livre est le second épisode. Placé dans **chaque chambre, chaque livre** cherche à retranscrire l'hospitalité du site dans lequel chaque hôte le trouve. Si habiter c'est raconter, alors les récits de fondation sont autant d'outils de contextualisation nécessaires à notre vie en société : il ne peut y avoir de création durable sans descendre au plus implicite récit collectif. Dans ce numéro 2, après les tunnels et les fonds du ravin de la Viste, l'histoire se poursuit, plus noire, même si elle prend appui sur les hauteurs de la ville perchée. Lentement, se dévoile une autre urbanité...



éditions commune | Marseille

www.editionscommune.org

ISSN : 2114-8589

ISBN : 978-2-9534899-5-8 | Prix : 10 euros

